N° 181 1er Octobre 1934

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La joie chrétienne dans la vie intérieure

Qu'est-ce que la joie? Comment se diversifie-t-elle? Comment se distingue-t-elle du bonheur? Dans quelle mesure pouvons-nous la rechercher? Quelles sont ses causes et quels sont ses effets? Comment devons-nous en user? Telles sont les questions auxquelles nous voudrions répondre, dans l'intention de faciliter à nos lecteurs la pratique de cette loi fondamentale de la vie chrétienne que saint Paul a formulée et dont nombre d'âmes ont trop peu souci, quand elles ne l'ignorent pas complètement : *Soyez toujours joyeux* (I Thess., v, 16).

Qu'est-ce que la joie?

C'est toujours *le sentiment de l'épanouissement d'une activité vitale*, comme la douleur et la peine sont toujours

le sentiment d'un obstacle posé à l'épanouissement de notre vie, d'un arrêt, d'une diminution de cette vie, d'une menace de mort. Cette définition générale vaut pour toutes nos joies et pour toutes nos peines. Il suffit d'un peu de réflexion, pour constater, par expérience, la vérité de cette proposition de saint Thomas que « toute joie a pour cause une opération » qui met en acte l'une ou l'autre de nos facultés (Iª IIªᵉ, qu. XXXII, art. 1).

Quand nous disons que la joie est le *sentiment de la vie*, il ne faudrait pas entendre le mot *sentiment*, dans le sens étroit de sensation, mais dans celui de prise de conscience à la fois spirituelle et sensible, comme le sont généralement les impressions conscientes de cet esprit incarné que nous sommes. Dans nos joies d'activité purement sensibles, c'est la sensation qui domine, mais elle est accompagnée de l'estimation spirituelle, fausse ou réelle, du développement de vie que cette activité sensible nous apporte. Quand il s'agit au contraire d'une activité spirituelle, à la conscience intellectuelle de cette activité supra-sensible est toujours mêlée la sensation de l'image qui accompagne l'idée et de l'effort nerveux qui accompagne le vouloir. On appelle plus volontiers plaisirs les joies à prédominance de sensibilité, et on réserve le nom de joie aux contentements de l'esprit.

L'épanouissement de vie dont la joie est le sentiment n'est pas toujours, tant s'en faut, un épanouissement facile et sans effort. Mais, dès que la fatigue commence, la joie diminue; elle disparaît quand la fatigue menace de briser le fonctionnement normal de l'organe intéressé. L'effort que demande, la plupart du temps, à notre sensibilité, l'épanouissement de notre activité spirituelle, fait que nos joies d'âme sont souvent mêlées de peines, de la peine que nous apporte l'effort exigé de notre sensibilité par l'activité de notre esprit, de la peine aussi

qu'entraîne nécessairement l'arrêt imposé au jeu spontané de quelques-unes de nos facultés inférieures, par le développement ordonné et volontaire de notre vie d'esprit.

Point d'effort requis pour respirer, par tous les pores de notre être physique, la fraîcheur vivifiante d'une douce matinée de printemps. Nous ne goûterons pas, au contraire, la joie de réfection spirituelle d'une lecture ou d'une conférence, sans un effort d'attention dont la peine sera plus ou moins sentie, selon que nous serons moins ou plus captivés par la joie du renouveau de vie que nous apportera cette lecture ou cette conférence. Si grande que soit cette joie, elle disparaîtra au moment où la fatigue ne permettra plus à notre cerveau de fournir facilement l'appoint d'images demandé pour l'intelligence des vérités intéressantes et bienfaisantes dont l'exposé nous avait tout d'abord captivés.

La valeur de l'activité vitale dont la joie est le sentiment n'est donc pas toujours proportionnée à la facilité avec laquelle nous prenons conscience de cette activité. Hélas! notre intelligence, enfermée dans un corps, voit le monde à l'envers par sa doublure sensible. « *Magis nota quoad se sunt minus nota quoad nos* », nous dit mélancoliquement la scolastique, plus une chose est en elle-même vivante et intelligible, plus sa connaissance nous est difficile. Nous connaissons plus facilement le visage d'un ami, que la vie intérieure qui rayonne aimablement sur ce visage. Dieu, la plus vivante et la plus intelligente de toutes les réalités, est pour nous le plus profond des mystères.

De là vient que la valeur de nos joies, mesurable à la valeur de la vie dont ces joies sont le sentiment, est habituellement en raison inverse de la facilité avec laquelle nous en prenons conscience. Vive et facile est

notre conscience des phénomènes sensibles et des impressions toujours fugitives qu'ils nous apportent, tandis que, sans le perfectionnement de l'éducation et de la grâce de Dieu, nous n'avons que faiblement conscience de notre activité spirituelle. Là est la source de notre misère morale, de la folie qui nous entraîne à la poursuite des joies corruptrices et nous laisse indifférents pour celles qui accompagnent l'épanouissement de notre vraie vie.

Ainsi mis en défiance contre les séductions de la joie mauvaise, voyons un peu quelles sont les diverses joies que nous pouvons goûter et à quelles conditions elles nous sont bonnes.

Diversité et valeur inégale de nos joies

Puisque la joie est toujours le sentiment de l'épanouissement d'une activité vitale, nous aurons autant d'espèces de joies que de fonctions vitales différentes. De plus, nos joies seront bonnes dans la mesure où sera bonne l'activité vitale dont elles sont le sentiment, et mauvaises, quand cette activité vitale sera l'étincelle fugitive qui nous brûle et ne laisse que cendres après elle, au lieu d'entretenir et de faire grandir la flamme de la vraie vie. Entrons dans le détail.

Notre vie végétative a ses joies, joies inférieures et très humbles, mais joies utiles quand elles ne sont pas désordonnées. Peut-être les apprécions-nous trop peu en temps habituel. C'est seulement en temps de maladie que nous apprécions à sa valeur la *cénesthésie*, joie foncière de la santé, du jeu parfait de toutes les activités corporelles, qui est si grandement favorable, en temps ordinaire, au libre épanouissement de notre activité spirituelle. N'attendons pas que nous soyons malades pour

estimer à sa valeur cette joie de la santé et remercier Dieu de nous la conserver. Mais ces joies de la vie végétative deviennent l'occasion de notre ruine, quand nous les recherchons pour elles-mêmes dans l'exercice désordonné de telle ou telle fonction de notre vie inférieure. Ce désordre devient non seulement souillure vénielle ou mortelle pour notre âme, mais cause d'infirmité et de douleur pour notre corps.

Aussi vives et meilleures sont les joies de notre vie de sensibilité, renforcées par la mémoire qui en conserve le souvenir et par l'imagination qui, sous l'impulsion de notre raison, les prévoit et peut les grandir et les multiplier, en les combinant en d'infinies variétés. Mais c'est ici que grand est le danger. L'image très vive que nous gardons de ces joies faciles est un perpétuel appel à leur renouvellement. Elle trouble facilement cette faculté de jugement pratique des cas concrets, ce discernement qui remplace, chez nous, les sûres indications de l'instinct des animaux. Entraînés par l'appétit de ces joies, nous nous abandonnons sottement à une activité de vie sensitive qui porte le trouble et par conséquent la corruption et la mort, non seulement dans notre propre vie, mais souvent encore dans celle des autres. Utiles et nécessaires à l'épanouissement de notre humaine activité, les joies de notre vie de sensibilité nous conduisent à la mort du corps et de l'âme, si nous ne nous défendons pas contre leur attrait spontané.

Viennent enfin les joies de notre vie rationnelle. Mais cette vie a deux degrés, d'où, deux degrés de joie spirituelle.

Notre vie d'intelligence s'épanouit tout d'abord dans cette connaissance du monde sensible où se développe notre vie temporelle. Intelligence et imagination travaillent ensemble à la connaissance et à l'acquisition des

biens utiles et délectables, dont nous pouvons avoir idée claire et vive image, car l'idée claire est celle qui peut être accompagnée d'une image vive et précise. A cet ordre d'activité appartiennent toutes les combinaisons de l'esprit et les actes de volonté déterminant l'usage et la poursuite des biens utiles et délectables, des joies d'imagination, d'esprit et de cœur que peuvent nous offrir nos relations sociales, en fait de richesses, d'honneurs et d'amitiés. Ce sont là, pour trop d'âmes, hélas! les joies qui sont l'objet principal de leurs espoirs et de leur laborieuse activité. Pas n'est besoin d'insister pour signaler combien ces joies, d'ailleurs nécessaires, dans une certaine mesure, au plein épanouissement de notre âme, peuvent être facilement désordonnées et ruineuses de notre vie de charité, la seule vraie, la seule qui dure.

Bien moins dangereuses, mais bien moins attirantes aussi, sont les joies de notre vie supérieure d'intelligence, de notre vie proprement spirituelle, de l'épanouissement de nos trois vertus théologales et des vertus morales dont elles inspirent et dirigent la pratique.

C'est bien ici la grande vie, puisque c'est la vie avec Dieu, le Vivant par excellence; mais c'est ici surtout que se vérifie l'axiome scolastique : Plus les choses sont vivantes en elles-mêmes, plus difficile en est pour nous la connaissance.

La vie de raison est autrement riche de joie que celle de pure sensibilité et cependant elle n'a aucun attrait pour l'enfant de quatre ans qui ne connaît d'autre plaisir que celui du mouvement, du bruit et de ses puérils jeux d'images. Les jouissances d'art, musique, peinture ou poésie, sont bien supérieures à celles de la vie végétative, mais elles sont inaccessibles à qui n'a pas fait son éducation artistique. Incomparables, même en ce monde, sont les joies d'une vie spirituelle un peu intense, ou

même simplement les joies du don de soi pour quiconque a fait l'éducation de son cœur. Mais, pour les goûter, il faut que notre esprit et notre cœur aient reçu l'éducation du Saint-Esprit.

Laissons-nous faire par ce divin éducateur et nous en arriverons à regarder les mondains passionnés pour les joies inférieures de ce monde, avec ce sourire de compassion, avec lequel le grand frère tout épris de la lecture d'un livre de grande histoire regarde son cadet jouant à polichinelle. Et cependant, si nobles et si vivifiantes que soient les joies d'une vie intérieure un peu intense, elles deviendraient elles-mêmes dangereuses, si, par gourmandise spirituelle, nous les recherchions pour elles-mêmes, sans souci de la vie divine qu'elles accompagnent.

Nous ne devons jamais rechercher la joie pour elle-même, mais seulement le bonheur. C'est ce que nous allons voir en disant comment la joie se distingue du bonheur et comment nous devons en user sans en jouir.

La joie et le bonheur

Pour tous ceux qui ne réfléchissent pas, joie et bonheur sont identiques : en effet pour l'imagination et l'impression de conscience non analysée, la distinction du bonheur et de la joie n'est point perceptible, la raison seule la saisit et, cependant, elle est d'importance capitale, à cause des conclusions pratiques qu'elle entraîne.

La joie, avons-nous dit, est le sentiment d'une activité vitale; le bonheur absolu est *le souverain épanouissement de notre vie plénière, beatitudo est ultima hominis perfectio* (I^a II^{ae}, q. III, art. 2) et, par conséquent, il est le plus haut développement que puisse recevoir notre humaine activité. « *Oportet quod beatitudo sit optima operatio*

hominis » (Ibid., art. v). Ces deux définitions nous manifestent à la fois le lien qui unit inséparablement la joie au bonheur et la distinction qui l'en différencie. Subtilité, nous dira-t-on ! Nous allons voir combien cette distinction est féconde.

Il est bien vrai qu'avec le bonheur parfait, nous avons nécessairement la joie plénière qui en est l'inévitable complément, la volonté ne pouvant que se reposer avec jouissance dans le souverain bien que nous donne l'opération parfaite. Le bonheur parfait étant essentiellement le plein épanouissement de notre vie, le bonheur relatif ne se trouve que dans l'activité vitale qui nous conduit au bonheur absolu. La joie, au contraire, est le sentiment de l'épanouissement d'une activité vitale quelconque, même de celle qui nous entraîne hors de la voie du bonheur; de là l'importance d'une distinction qu'il faut retenir, si l'on veut savoir comment on doit chercher la joie et en user.

La recherche de la joie

Les animaux, n'ayant pas l'usage de la raison, ne peuvent distinguer la joie, du bonheur; leur sensibilité perçoit et poursuit en bloc le développement vital et la joie que leur offre l'acte vers lequel ils sont attirés. En cela, pour eux, pas de désordre et pas d'inconvénients. Pas de désordre, puisqu'ils suivent l'inclination de la seule connaissance qui leur soit concédée; pas d'inconvénient non plus, parce que l'instinct supplée aux directions de la raison qu'ils n'ont pas.

Il en va tout autrement de l'homme, animal raisonnable. La raison, pour celui qui en a l'usage, ou la direction raisonnable de l'éducateur, pour le petit enfant, doivent remplacer les indications de l'instinct. Si donc, négligeant la lumière que nous offre la raison, nous faisons, comme

l'animal, du seul plaisir notre fin, nous n'agissons plus humainement, mais animalement et nous ne pouvons agir ainsi volontairement sans pécher. Cette déchéance non seulement enlève à nos actes l'humaine dignité qui leur convient, mais elle nous enferme dans notre égoïsme, car le plaisir est quelque chose d'exclusivement subjectif. Prendre le plaisir pour fin, c'est nous prendre nous-mêmes pour fin.

Ce premier désordre nous expose d'ailleurs aux pires erreurs. Dès lors que nous cherchons le plaisir pour lui-même, nous sommes très exposés à en juger d'après l'impression qu'il fait sur notre sensibilité et, par conséquent, à préférer les plaisirs plus vivement sentis, les plaisirs faciles, aux difficiles, ceux du corps et ceux de l'imagination aux joies plus hautes de l'esprit. C'est ainsi que nous allons à l'abîme.

Si, au contraire, au lieu de chercher la joie consécutive à l'épanouissement de notre activité vitale, nous cherchons le bonheur, la perfection de cet épanouissement, non seulement nous agissons en hommes, mais nous sommes protégés contre le danger d'aller de préférence aux fausses joies et nous sommes libérés de l'égoïsme. C'est qu'en effet le reproche d'égoïsme et d'utilitarisme que les hommes du monde font parfois à notre morale du bonheur, de l'*eudémonisme*, n'atteint que celle du plaisir, de l'*hédonisme*. En cherchant, dans l'obéissance à la loi divine, le plein épanouissement de notre esprit, de notre cœur et de toute notre activité vitale, nous travaillons inévitablement au bonheur des autres par le déploiement d'activité ordonnée et bienfaisante qui constitue notre perfection relative en ce monde et prépare notre perfection béatifiante de l'autre monde.

Mais si la joie et le plaisir ne peuvent être recherchés, indépendamment de notre perfection, ils peuvent l'être

comme moyen de perfectionnement, à raison du renouveau de force corporelle ou spirituelle qu'ils peuvent nous apporter. C'est ce que nous comprendrons mieux, après avoir considéré les causes et les effets de la joie.

Causes de la joie

A l'opération qui est le principe immédiat de tout sentiment de vie et par conséquent de toute joie, saint Thomas ajoute, dans son énumération des causes de la joie, *l'espoir et le souvenir, le changement et la nouveauté, l'admiration, les actions de nos frères, la rencontre de ceux qui nous ressemblent, la tristesse et enfin la bienfaisance.*

L'espoir et le souvenir nous apportent la joie dans la mesure où ils nous permettent de vivre, en imagination, les états d'activité vitale dont l'espoir nous donne la prévision et que le souvenir nous rappelle. L'espoir nous est d'autant plus joyeux, que sa réalisation est plus certaine et plus prochaine, sa joie est grandement diminuée et mêlée de peine, quand cette réalisation est retardée ou mise en péril. (I[a] II[ae], qu. XXXII, art. 3.)

Le changement et la nouveauté, qui, parfois, nous contrarient en dérangeant nos habitudes, sont cependant très souvent agréables et même nécessaires. Nous en avons besoin tout d'abord, en tant que nous sommes nous-mêmes en état de perpétuel changement, et quant à l'état de notre corps, et quant à l'état de notre âme, ce qui appelle un changement des réalités extérieures auxquelles nous demandons secours. Nous recherchons la chaleur en hiver, la fraîcheur en été, la promenade ou le repos, selon l'état variable de nos nerfs. Nous avons déjà dit que la continuité d'une même opération engendre une fatigue à laquelle il n'y a pas d'autre remède que le

changement. Enfin le changement nous agrée aussi en tant qu'il apporte satisfaction à notre besoin de prendre connaissance complète du tout dans lequel nous vivons. Le monde est un livre de lecture dont chaque impression sur notre âme est une syllabe. Nous ne lisons le livre qu'en parcourant une à une toutes les syllabes, comme dit saint Augustin : « Nous ne voulons pas nous en tenir à une seule et même syllabe, mais il faut qu'elles passent, laissant la place à d'autres, afin que nous prenions connaissance du tout. » (*Confessions*, IV, 11.) « Mais, ajoute le saint Docteur, si c'est là le cas de tout ce qui est composé de parties successives, nous avons encore plus de plaisir à goûter la totalité d'une vie dont tous les éléments nous sont donnés simultanément. » (*Loc. cit.*, art. 2.) C'est précisément ce qui arrivera pour la vision béatifique.

L'admiration met en éveil nos facultés de connaissance et nous donne, en même temps que le pressentiment agréable d'une vie supérieure à la nôtre, l'espoir de découvertes qui augmenteront notre trésor d'idées et par conséquent notre puissance d'activité. C'est à l'espoir que se rattache la joie particulière apportée par l'admiration. (*Loc. cit.*, art. 8.)

Les actions de nos frères nous attristent toutes les fois qu'elles font obstacle au développement de notre activité personnelle, mais elles nous réjouissent, au contraire, quand elles favorisent cette activité, soit par l'appoint réel de l'aide qu'elles nous fournissent, soit par la meilleure conscience qu'elles nous donnent de cette activité, quand on nous loue, ou encore quand nous faisons nôtres, par une affectueuse contemplation, les bonnes actions de ceux que nous aimons. (*Loc. cit.*, art. 5.)

La rencontre de ceux qui nous ressemblent nous apporte la joie à raison de la facilité de vie commune que nous

promettent la communauté d'idées, de goûts et la facile mise en commun d'activités semblablement orientées, ainsi que le profit qui peut en résulter, Cette rencontre, cependant, nous est cause de tristesse, quand l'action de notre semblable limite la nôtre, en rivalisant avec elle.

La ressemblance de parité actuelle n'est donc pas toujours cause de joie; il en va tout autrement de la ressemblance spéciale qui existe entre deux puissances proportionnées d'action et de passion, qui s'appellent et se complètent. Le maître est toujours content de trouver un disciple à instruire; l'histrion, un badaud à divertir; le médecin, un malade à soigner et à guérir; et réciproquement, nous avons toujours plaisir à rencontrer l'homme qui peut nous donner ce qui nous manque (*loc. cit.*, art. 7).

La bienfaisance est, avec *la contemplation*, la source de nos meilleures joies. L'une et l'autre nous sont joyeuses à raison de la vie d'amour dont elles sont le fruit et qu'elles entretiennent et augmentent. A cette joie d'activité du cœur, la bienfaisance ajoute celle de nous sentir, d'une certaine façon, principe du bien dont, grâce à nous, jouit celui que nous aidons et d'aimer ce bien comme s'il était nôtre, puisque nous aimons notre obligé (*loc. cit.*, art. 6).

La tristesse elle-même peut-elle être vraiment cause de joie? Saint Thomas répond « oui », sans hésiter. Elle l'est pour la pauvre veuve désolée qui prend plaisir à pleurer l'époux disparu, parce que ses larmes font revivre son amour. La tristesse est à plus forte raison cause de joie, quand elle n'est plus qu'à l'état de souvenir de malheurs et de périls passés dont on sent mieux ainsi la joie d'être délivré. Elle l'est enfin, et cette fois directement, quand elle est tristesse de contrition, parce qu'elle nous donne

joyeuse conscience de la charité qui en est le principe (*loc. cit.*, art. 4).

Instruits des causes de la joie, voyons maintenant quels sont ses effets.

Effets de la joie

Dilatation du cœur, désir de joie plus grande et parfois ennui et dégoût, intensification ou, au contraire, paralysie de notre activité, tels sont les effets divers, en partie contradictoires, que la joie peut produire selon la diversité de ses objets.

Dilatation du cœur. Cette expression est évidemment métaphorique, mais elle symbolise bien l'enrichissement de connaissance que nous apporte la joyeuse expérience de l'augmentation de vie causée par la jouissance d'une réalité qui nous est bonne. Ce n'est pas seulement notre faculté de connaissance qui se dilate pour prendre meilleure conscience de cette nouveauté d'être, c'est encore notre faculté appétitive, spirituelle ou sensible, qui s'efforce ou de mieux capter toutes les modalités du bien qui lui est livré, ou de désirer plus ardemment et de poursuivre plus efficacement la totalité de ce bien dont la jouissance commencée appelle la jouissance plénière (*loc. cit.*, qu. XXXIII, art. 1).

Désir ou dégoût. Ainsi que nous venons de le dire, la jouissance incomplète d'un bien qui ne nous est livré qu'en partie ne fait qu'éveiller ou intensifier le désir d'en jouir davantage, et cela est vrai des biens spirituels ainsi que des biens temporels. Mais voici la différence qui distingue, sur ce point, les jouissances spirituelles, des temporelles.

Les joies de la sensibilité, quand elles sont déréglées, engendrent une fatigue et des désordres de corps et

d'âme qui nous apportent honte et dégoût, sans que, pour autant, soit calmée la soif ardente de joie sensible qu'elles ont excitée. Dégoûtée et fatiguée de ce qu'elle a, l'imagination, excitée par l'élan vital incoercible de notre âme spirituelle, se tourmente et s'inquiète à la recherche de combinaisons nouvelles qui substituent aux plaisirs dont elle est fatiguée, de nouvelles émotions.

Il en va tout autrement des joies spirituelles. Le réconfort qu'apporte leur jouissance n'engendre jamais le dégoût, et le désir de joie meilleure qu'elles excitent emporte avec lui une sécurité d'espérance qui, tout en laissant à notre soif de perfection plus grande le joyeux élan de son ardeur, adoucit grandement ce qui pourrait y rester de fatigante inquiétude.

L'eau que Notre-Seigneur promettait à la Samaritaine calme la soif, non seulement parce que son perpétuel jaillissement en notre cœur apaise notre soif des biens de ce monde, mais encore parce que cette eau vive donne à notre âme le courage d'attendre, en filial et confiant abandon, le torrent de céleste volupté dont cette eau n'est qu'une gouttelette (*loc. cit.*, art. 2).

Perfection ou paralysie de notre activité proprement humaine. La joie perfectionne à double titre l'opération qu'elle accompagne. Elle la perfectionne, tout d'abord, en lui donnant l'achèvement qui la couronne, puisqu'elle est le repos du vivant dans le bien que son opération poursuit. Mais elle la perfectionne aussi en nous faisant agir avec plus de soin et d'énergie. Toutefois, ce perfectionnement ne regarde que la faculté intéressée à l'opération qui est l'objet de la joie. L'attention et l'application apportées à cette opération attirent à elle l'énergie limitée dont l'âme dispose, et par conséquent gênent et ralentissent l'activité des opérations étrangères à cette joie, surtout de celles qui pourraient la contrarier. L'étudiant

passionné de sports sera difficilement des premiers au concours de littérature ou de sciences.

Il suit de là que les joies spirituelles intensifient notre activité spirituelle, celle de toutes nos vertus surnaturelles, intellectuelles ou morales, tandis que l'abondance des joies de sensibilité paralyse en nous, à double titre, l'usage de la raison. 1° Elle le paralyse en tant que notre intelligence perpétuellement préoccupée de biens imaginatifs perd la perception nette et vive des réalités spirituelles. C'est ce que saint Thomas appelle l'hébétement de l'esprit, « *hebetudo mentis* ». 2° Elle le paralyse bien plus encore par la soif de jouissances inférieures qu'elle développe en notre sensibilité. Nos inclinations sensibles surexcitées s'opposent dès lors aux jugements de valeur de notre intelligence et corrompent notre jugement pratique, celui-là même qui, élaboré par notre raison pratique, au confluent des appels opposés de la chair et de l'esprit, décide, dans le concret, des choix de notre libre arbitre. L'alcoolique jugera facilement et faussement qu'il a vraiment besoin, pour sa santé, du réconfort de l'alcool qui le tue (*loc. cit.*, art. 3).

Nous sommes maintenant en mesure de juger de l'usage que nous devons faire de la joie.

Usage de la joie

Nous avons déjà dit que nous ne devions pas rechercher la joie pour elle-même, indépendamment du plein épanouissement de notre vie en Dieu que la joie plénière accompagne inévitablement. Nous ne pouvons qu'user de nos joies de la terre, c'est-à-dire les chercher et nous en servir dans la mesure où elles servent au progrès de notre charité. C'est la grande distinction de la jouissance et de l'usage donnée par saint Augustin dans les célèbres

textes sur lesquels est établie la division fondamentale du *Livre des Sentences* de Pierre Lombard et des premiers traités théologiques du moyen âge.

Voici la traduction de quelques-uns de ces textes : « De toutes les réalités, celles-là seules qui sont éternelles et immuables doivent être objet de jouissance; des autres, nous devons seulement nous servir, pour arriver à la jouissance des premières » (1). — « Nous ne devons jouir que de Dieu et seulement user des créatures. »

Cela ne veut pas dire que nous devons fuir comme un mal la joie inhérente à l'usage de la plupart des biens créés, mais nous ne devons ni nous reposer dans cette joie comme dans le bien final, ni la rechercher sans considération de ses relations avec l'acquisition de la vraie béatitude.

Écoutons encore saint Augustin : « Nous jouissons, au sens propre du mot, d'une réalité que nous aimons pour elle-même, et nous ne devons jouir ainsi que de la seule réalité qui nous béatifie; des autres choses, nous ne devons qu'user » (2). « Cependant nous appelons souvent jouissance, l'usage qui s'accompagne de joie. La présence de tout objet aimé apporte avec elle une certaine joie. Si, ne t'arrêtant pas à cette joie, tu la rapportes à la joie qui demeure, tu en fais usage, et c'est improprement et en forçant les termes que tu appelles jouissance ce joyeux usage. Si, au contraire, tu t'attaches et tu t'arrêtes à cette joie d'usage, mettant en elle ta joie finale, alors tu en

(1) « In omnibus rebus, illae tantum sunt quibus est fruendum, quae aeternae et incommutabiles sunt; caeteris autem utendum est, ut ad illarum perfruitionem perveniatur. » (*De doctrina christiana*, c. IV.)

(2) « Dicimus ea re nos frui, quam diligimus propter se, et ea re nos fruendum esse qua efficimur beati; caeteris vero utendum. » (*Loc. cit.*, c. XXXI.)

jouis vraiment, au sens propre du mot jouir, ce qu'il ne faut pas faire, si ce n'est quand notre joie a pour objet la Trinité, le bien souverain et immuable » (1).

Instruits par le grand docteur de la vie chrétienne et poursuivant notre bonheur en chrétien formé par l'Esprit du Seigneur, au vrai sens de la vie, ne cherchons notre repos de jouissance que dans la conscience amoureuse de Dieu vivant en nous. Cette jouissance ne peut être que le prélude imparfait de la jouissance parfaite qui est le privilège du ciel (Iª IIªᵉ, qu. XI, art. 4), mais si imparfaite qu'elle soit, c'est sa vie que nous devons en tout chercher et nous ne pouvons user des autres joies, que dans la mesure où elles nous aident à faire grandir notre charité.

Apprendre à nous servir de nos joies n'est pas chose moins importante qu'apprendre à nous servir de nos peines, le breuvage de la vie étant une potion dont Jésus, notre divin médecin, dose la douceur et l'amertume.

Il nous faut d'abord savoir accepter ou refuser les joies naturelles que le jeu de la vie nous présente. Prétendre les refuser toutes serait rigueur excessive et orgueilleuse qui nous mènerait promptement à la neurasthénie, au découragement, aux tentations contre la foi, autant par la fatigue nerveuse que par la nullité des résultats obtenus en fait de progrès de vie spirituelle. Dieu ne récompense que les croix qu'il nous donne.

(1) « Frequenter tamen dicitur frui, cum delectatione uti. Cum enim adest quod diligitur, etiam delectationem secum gerit. Si tamen per eam transieris et ad illud ubi permanendum est, eam retuleris, uteris ea, et abusive, non proprie, diceris frui. Si vero inhaeseris atque permanseris, finem in ea ponens tuae laetitiae, tunc vere et proprie dicendus es frui, quod non est faciendum nisi in illa Trinitate, id est in summo et incommutabili bono. » (*Loc. cit.*, c. XXXIII. Citations empruntées à la Distinction Iʳᵉ du Iᵉʳ livre des Sentences.)

Mais si nous ne devons pas devancer la grâce et les inspirations du Saint-Esprit, dans le sacrifice des joies que le jeu de la vie nous offre et qui ne sont pas l'objet d'une défense valable pour l'universalité des fidèles, nous devons avoir grand souci d'être dociles à ces mêmes inspirations, toutes les fois qu'elles nous demandent ce sacrifice. C'est la condition des multiples actes de vertu dont notre charité se nourrit, ainsi que nous le dit Notre-Seigneur : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père » (Jean, IV, 34). Nous ne les refusons délibérément qu'en cherchant notre joie naturelle au préjudice du progrès de notre charité, en agissant par conséquent en dehors de l'ordre de la charité, en commettant un péché véniel d'omission.

Généreusement dociles à la voix de l'Esprit-Saint, pour tous les petits sacrifices qu'il nous demande, nous en obtiendrons les lumières et la ferveur nécessaires au bon usage des joies qu'il nous laisse et même nous présente. Voici ce que demande ce bon usage :

1° Prenons conscience de la valeur des biens que le Seigneur met à notre disposition. Sachons reconnaître la valeur du secours que nous apportent tous les biens créés, toutes les affections dont la Providence nous entoure et qui sont le rayonnement et le symbole du grand amour divin qui nous enveloppe et dans lequel nous vivons. Dans toutes les beautés du monde extérieur, dans toutes les douceurs de la vie, l'enfant du Père céleste sait voir un rayonnement du bien divin dont la pleine possession doit un jour le béatifier.

2° Recevons ces dons du Seigneur avec humilité, comme un secours dont notre faiblesse a besoin, les forts étant généralement traités plus durement ; et demandons la grâce de ne pas nous attacher à ce secours et d'y renon-

ner leur gracieusement, chaque fois que Dieu nous le demandera.

Je Recevons-les surtout avec reconnaissance. Cette reconnaissance jointe avec tant d'insistance par le Seigneur nous excitera à mieux nous servir du ressort de nos joies naturelles, pour un exercice plus généreux de la charité et nous en obtiendra la grâce. C'est alors qu'en Dieu d'aimer en paiens nous aurons souci de nous servir de nos affections pour faire grandir notre charité et celle de nos amis. C'est ainsi que saint Paul écrivait à son ami : « Je jouirai de toi dans le Seigneur » (à Philemon, 20).

Nous servant ainsi de nos joies, nous serons préparés à faire aussi joyeux usage de nos peines et à réaliser en ce monde le programme de cette joie continue qui est le prélude de celle du ciel : *semper gaudete ; Nunc autem gaudeo* (I Thes., v, 16).

P. Ét. Hugueny, O. P.,
Professeur aux Facultés catholiques
de Lyon.

Le progrès spirituel

« La route des Justes est comme une lumière resplendissante qui augmente et s'accroît jusqu'au plein midi (1). »

I. — La loi du progrès

Nous avons vu quel admirable organisme de dons et de vertus l'Esprit-Saint crée dans l'âme du juste. Or, l'homme intérieur est incorporé au Christ, son chef. Du Christ lui vient la lumière, la vie, le mouvement. Vraie tête du juste, le Sauveur sans cesse le stimule par sa grâce et par ses sacrements, qui sont comme une extension de son corps, cet instrument de ses merveilles pendant sa vie. Au premier rang de ces grâces nous trouvons l'enseignement de l'Église, la liturgie, la doctrine et l'exemple des saints. Toute la vie de l'Église est vivifiante pour ceux qui sont dans l'Église, et toutes ces mystérieuses influences chrétiennes viennent du Christ vivant au Ciel. Du sein de sa gloire il nous envoie le Saint-Esprit, qui nous est donné en personne, et qui est comme le cœur de notre vie surnaturelle dont le Christ est le principe. Nous sommes sous l'influence continue de ces deux personnes divines, qui nous actionnent tant que nous demeurons en l'état de grâce. Prenons conscience de ce dynamisme divin.

(1) Prov., IV, 18.

La grâce sanctifiante est comme une greffe chargée de vie divine, insérée dans le sauvageon de notre nature, pour perfectionner toute sa sève, diviniser son énergie et lui faire produire des fruits magnifiques. Le Christ, en infusant la grâce dans l'âme, l'a pourvue d'organes : ce sont les vertus théologales, la foi qui nous met en relations avec le vrai Dieu, l'espérance qui nous fait chercher en lui notre bien, la charité qui s'empare de ce bien, par l'affection du cœur, et aspire à jouir de sa présence dans la parfaite union.

Sous l'inspiration de ces vertus, la prudence gouverne les vertus particulières implantées dans nos puissances pour les soumettre à Dieu : la justice qui rend à chacun son dû, la force et la tempérance qui gouvernent les passions violentes et les concupiscences d'en bas.

Et comme si ce n'était pas assez, le Saint-Esprit fait intervenir ses initiatives personnelles; il veille sur nos défaillances, nous stimule sans cesse, pour nous mettre en haleine vers le plus parfait; il opère ces effets par ses dons qui sont en nous à l'état d'attente, de puissances impressionnables, et qu'il active par ses inspirations personnelles, par ses initiatives singulières, si nous sommes attentif et fidèles à suivre son impulsion.

Rien n'est beau, fort et grand, rien n'est puissant comme l'homme juste ! Rien n'est omis pour qu'il marche vers la vie éternelle, et déjà il la tient en substance dans l'obscurité de la foi : *fides, sperandarum substantia rerum...*

Quelle est la loi de cette vie éternelle commencée dès ici-bas avec les énergies mises à notre disposition sous l'influence de nos deux Maîtres, et aussi du Père qui les envoie ?

C'est une loi de progrès. Nous devons tendre à la perfection. C'est là notre vie : la vie doit être pour nous

comme cette lumière qui commence par l'aurore, se renforce, augmente, progresse encore et parvient au plein midi. Lumière sans cesse accrue! Route aussi sur laquelle nous avançons! « La route des enfants de Dieu est comme une lumière grandissante. »

II. — Comment progresse-t-on en grâce et en charité?

En quoi consiste ce progrès? Comment une âme, qui est sans cesse en haleine, avance-t-elle vers la vie éternelle?

Dans l'ordre de la nature, le progrès moral, comme le progrès en art, ou tout autre, s'obtient par la répétition des actes. Faits avec attention, les actes, peu à peu, engendrent des habitudes, comme si leur force créait un ressort pour les reproduire. C'est donc par les actes répétés que nous progressons dans nos habitudes, que nous arrivons à produire facilement, naturellement, des choses qui, auparavant, nous semblaient difficiles, inaccessibles.

Il est impossible d'obtenir cet accroissement dans l'ordre surnaturel par la simple répétition des actes, par la *seule* application de notre volonté. Le surnaturel vient de Dieu. De même qu'en y pensant, nous ne saurions donner à notre taille une coudée de plus, nous ne pouvons, par nos seuls efforts, accroître notre vie surnaturelle (1). A tous ses degrés comme dans son établissement, la grâce

(1) Cela ne veut point dire que le progrès de la grâce se fasse sans efforts, et que la répétition des mêmes actes ne soit point requise : mais la *vraie cause* du progrès n'est pas dans cette répétition, dans cet *exercice* et dans ces efforts, elle est dans le don de Dieu, récompensant nos efforts ou nous portant à des actes meilleurs, comme l'auteur l'expliquera plus loin (N. D. L. R.).

est un don; elle participe à la nature de Dieu qui est *hors de nos prises*. Il faut donc que Dieu donne la grâce et ses accroissements, un à un. Cela devrait nous rendre bien humbles : si nous faisons le bien, nous devons dire avec saint Paul : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis (1). »

N'y a-t-il donc rien à faire qu'à attendre? Il y a lieu, au contraire, d'être actifs. Si l'honnête homme, l'artiste, progresse par ses efforts, le chrétien progresse par ses mérites : nous pouvons *mériter*. Mériter, c'est-à-dire poser devant Dieu certain droit à recevoir cette augmentation de vie surnaturelle. Nous ne pouvons pas déclencher seuls, par nos propres forces, le mouvement de la perfection, nous pouvons mériter cet accroissement de la vie divine : à celui qui a fait fructifier les talents, le Maître donne une réponse, une plus grande richesse.

Il y a deux espèces de mérites : le mérite de convenance (*de congruo*) et le mérite de stricte justice (*de condigno*).

Un honnête homme qui ne connaît pas la loi de Dieu, mais qui vit raisonnablement, mérite-t-il en stricte justice un bien de l'ordre surnaturel? Non. Il ne peut pas poser devant Dieu un droit stricte à la grâce, il n'est pas au niveau de la vie divine. Mais il est *convenable* qu'il soit récompensé. Il *convient*, dis-je, que, l'homme faisant ce qu'il peut, Dieu fasse aussi ce qu'il peut. Cet homme n'ayant pas la vie divine ne peut mériter en toute rigueur de justice un divin salaire, mais il mérite les miséricordes du Seigneur. Tel est le mérite des pécheurs. Il obtient son effet par les bonnes œuvres ; ces œuvres ne sont pas, d'une certaine façon, nécessitantes vis-à-vis de Dieu, mais elles le disposent, si l'on peut dire, à donner sa grâce mi-

(1) I Cor., xv, 10.

séricordieuse. Ce n'est pas le pécheur qui se dispose lui-même au salut, seule une intervention d'en haut peut l'introduire dans la grâce ; mais celui qui fait ce qu'il peut attire sur lui infailliblement la bonté infinie de Dieu, toujours prompte à se répandre. Voilà le mérite de convenance.

Mais pour les âmes en état de grâce, il en va autrement. Elles ont un fond de divinité qui est une participation à la nature divine. Le chrétien sanctifié par la grâce est enfant de Dieu; lorsqu'il pose un acte, c'est un acte d'enfant de Dieu ; cet acte porte en lui une perfection surnaturelle, un effet de la vie même de Dieu; il est à hauteur pour recevoir une participation plus élevée de la vie divine. C'est le mérite de stricte justice, lequel rend digne de recevoir les accroissements de la charité ; mérite de celui qui, ayant reçu des talents, les a fait fructifier et est en droit de recevoir sa récompense.

Pour chaque effort, pour chaque acte, fait en état de grâce et par amour pour Dieu, une récompense. Là est le moyen et tout le secret du progrès spirituel. En posant des actes divins, nous obtenons, en toute justice, une récompense divine, qui ne peut être qu'un accroissement de la vie éternelle commencée en nous.

Ce qui fait ce mérite, ce n'est pas l'acte pris en lui-même, dans sa pure matérialité, ni la difficulté, ni la peine qu'il coûte; c'est ce fond de grâce, cette élévation, cette surnaturelle destination de nos œuvres à la récompense divine : voilà ce qui nous rend dignes de la gloire de Dieu, et non pas l'effort. On s'imagine à tort que le sacrifice, la difficulté, sont la cause d'un plus grand mérite. La raison d'un plus grand mérite, c'est une plus grande charité. Accomplir un acte insignifiant, comme il y en a beaucoup dans la vie chrétienne, avec un grand amour, est plus méritoire que d'entreprendre une œuvre

difficile avec peu de charité (1). Ce qui fait le mérite de nos actes, dit saint Augustin (2), c'est ce que Dieu y met : « Quand tu couronnes nos mérites, Seigneur, tu couronnes tes dons (3). »

III. — Objet du mérite

Que méritons-nous ainsi, en justice ?

Par chacun de nos actes, en cet état de sainteté, nous méritons la vie éternelle. Un seul acte de charité, n'eussions-nous eu la raison que juste le temps de pousser un soupir d'amour vers Dieu, mérite *la vie éternelle*. Dans toute une existence chacun des actes faits ainsi mérite la vie éternelle.

C'est notre premier progrès dans la vie de la grâce ; tous ces actes faits dans l'état de justice, moyennant les vertus et les dons, vont s'accumulant ; ils forment ces « trésors qui ne peuvent être rongés par les vers (4) ». Nous nous faisons ainsi des bourses remplies de pierres précieuses, dont chacune peut acheter le bien de l'immortalité.

Il y a donc, par l'accumulation des actes bons, comme un poids grandissant de mérites pour la vie éternelle. Saint Paul a dit qu'une tribulation d'un moment (soufferte par charité) opère un poids éternel de gloire (5). Qu'en sera-t-il si ces poids s'amoncellent ?

(1) L'effort et le sacrifice cependant sont d'ordinaire le *signe* d'une plus grande charité : on ne fait que par grand amour des choses difficiles.

(2) Enarr. in Psalm., XCIX, n. 15.

(3) Préface propre de la Toussaint.

(4) II Cor., IV, 17.

(5) Matth., VI, 20.

Cette pensée doit nous donner confiance en face de nos péchés véniels qui se trouvent ainsi contrebalancés par tous nos actes d'amour.

Mais qui peut plus, peut moins. Si Dieu donne le ciel pour chacun de nos actes méritoires, à plus forte raison donnera-t-il un accroissement de vie éternelle en notre état présent.

Ainsi par chacun de nos actes bons, nous méritons un accroissement de grâce, une augmentation de charité. Saint Paul dit : « Je vais vous montrer une voie plus excellente..... la charité (1). » La charité est comme une route qui avance, qui se déplace et nous fait avancer avec elle.

IV. — Comment grandit la charité

Comment la grâce et la charité peuvent-elles grandir et, avec elles, la vie éternelle qu'elles commencent? Cet accroissement ne peut se faire par l'objet ; l'objet de la charité ne peut, en nous, devenir plus grand : c'est Dieu même. Un seul degré de grâce déjà fait face à la vie éternelle, et nous donne droit à la posséder entièrement. Nous n'aurons pas plus ou moins de vie éternelle. Comment, dès lors, faut-il comprendre ce progrès?

La grâce, la charité et les vertus qui en découlent sont comme des greffes insérées dans notre nature; elles peuvent l'être plus ou moins profondément; elles peuvent se soumettre plus ou moins les énergies naturelles de l'âme et les accorder plus ou moins à l'idéal divin.

Dans la nature, les greffes prennent bien ou mal et, entre ces deux extrêmes, que de degrés! Si la greffe prend bien, elle attire à elle toute la sève du sauvageon, lequel va maintenant fructifier parfaitement. Si elle prend moins

(1) I Cor., xii, 31.

bien, le sauvageon pousse des rejetons plus ou moins forts ; s'ils sont forts, ils absorbent toute la sève et la greffe meurt; s'ils sont faibles, ils ne font pas de bien à l'arbre greffé, mais ne l'épuisent pas.

Cette image nous permet de suivre le travail de la grâce en notre âme. C'est par enracinement dans notre nature sauvage que la grâce et la charité progressent. Si elles se la soumettent entièrement, rien ne leur échappe, tous les actes sont faits en vertu de la grâce... et revêtent sa qualité ; la greffe, en ce cas, a pris souverainement. Il y a bien quelques petits actes qui échappent à cette divine force, ils viennent de l'amour-propre : péchés véniels, imperfections, qui n'empêchent pas la divine frondaison des vertus. C'est néanmoins autant de pris sur l'amour de Dieu. Seul, cependant, le péché mortel, qui tire à lui toute la sève au bénéfice de la nature pécheresse, peut arrêter cette vie de la grâce et de la charité.

S'il en est ainsi, chaque fois que nous faisons un acte dans la charité, avec les vertus et les dons, nous méritons un enracinement de grâce ; notre nature est davantage maîtrisée, la sève de nos énergies natives passe plus abondante dans la vie surnaturelle, et par la continuelle production de tels actes la nature est enfin prise tout entière sous l'influence divine : il n'y a plus en nous une fibre, comme dit saint François de Sales, qui ne vibre pour Dieu. La greffe divine tire ainsi toutes les forces à elle, avant de les lancer dans la vie où elles fructifieront.

V. — Rôle des actes ordinaires de charité dans cet accroissement — L'acte le plus intense

Cependant nous faisons quelquefois des actes de charité bien faibles, par routine; nous n'avons pas une peu-

sée vive de Dieu et, par torpeur, notre amour n'est point fort. Ces actes, faits négligemment, sont sans vigueur. Les vertus sont respectées, mais elles sont contrariées dans leur élan par les instigations de la nature ; leurs actes pourraient être plus parfaits, plus fervents, étant donnée la grâce que nous possédons. Ces actes bons mais relâchés vont-ils diminuer notre Trésor intérieur ? Non. Rien n'est perdu. Nos actes ne méritent pas toujours en vertu d'un amour actuel de Dieu, mais tout dans le juste est pour l'amour de Dieu, sauf le péché. Nous n'abdiquons pas cet amour, nous avons formé l'intention de tout faire dans cet amour : du moment qu'un de nos actes n'est pas un péché, il a une saveur de vertu, il a un mérite divin. Que mérite-t-il ? Quelle est l'augmentation de la grâce et de la charité due à un si petit acte ? Il ne nous en donne pas une augmentation sensible, actuelle, mais il nous *dispose* à la recevoir. Il ne produit pas un degré de charité de plus, mais une disposition nouvelle, une préparation à la croissance. Il n'entraîne pas de déchéance, il accroît au contraire ce mystérieux potentiel de vie, qui s'accumule en notre cœur, et *prépare* une éclosion plus parfaite, une augmentation sensible de l'amour : ces actes thésaurisent leurs forces au fond des puissances de l'âme, et l'organisme surnaturel est de la sorte entretenu, enrichi. Pour ceux qui aiment Dieu en vérité, rien n'est perdu, même de ce qui est mollement accompli, si c'est un acte de vertu. Tout ce qui n'est pas péché, en l'état de grâce, nous rapproche de Dieu ou nous dispose à une plus grande union.

Par suite de ces petits actes bons souvent répétés il arrivera qu'un jour, au moment où il nous faudra prouver à Dieu un plus grand amour, pardonner une injure, soigner un malade, accomplir un devoir difficile exigeant tout notre effort, nous serons spontanément à la hauteur

de notre devoir : notre âme jaillira en un acte de charité intense que nous aurons ainsi préparé de longue main, et nous serons dignes de recevoir un degré supérieur de grâce. Souvent cette augmentation de la charité s'accomplira dans la communion; l'Eucharistie n'est-elle pas le sacrement nourricier de la vie divine en nous? La nourriture matérielle augmente les chairs, la communion accroît l'esprit. Ce sera une communion où nous nous serons donnés tout entiers, nous laissant vraiment manger par Celui que nous mangeons, et nous obtiendrons, à titre définitif, en vertu des actes méritoires précédents, un degré d'amour nouveau qui nous est acquis pour toujours, si nous ne revenons pas en arrière.

VI. — Le péché véniel ne diminue pas la charité

Mais il n'y a pas que des actes faibles, il y a le péché. Nous avons le redoutable pouvoir d'arrêter le mystérieux passage de la sève humaine dans la greffe divine : nous pouvons perdre ainsi cette vie surnaturelle par le péché mortel. Quant au péché véniel, on le sait, il ne détruit pas la grâce. Peut-il la diminuer? Non ! Aucun péché véniel ne nous fait perdre le degré de charité auquel nous sommes parvenus par nos mérites. Le péché véniel porte sur des moyens de perfection qui ne sont pas *nécessairement liés* avec la charité. Il regarde telle prière, telle observance, tel acte de charité, un ensemble de choses qui ne sont pas indispensables à la vie surnaturelle, que nous pouvons omettre par conséquent sans perdre l'amour de Dieu ou commettre sans le ruiner. Pour une négligence dans la prière ou une impatience nous ne perdrons pas notre état de grâce.

Cette doctrine est sage. La charité regarde Dieu notre

fin; le péché regarde le moyen. Si le moyen est essentiellement lié avec la charité, de telle sorte qu'il fasse l'objet d'un commandement, on ne peut aller contre le moyen sans aller aussi contre la fin ; nous ne pouvons pas dire que nous aimons Dieu si nous n'accomplissons pas ses volontés. L'objet des petits manquements n'est pas ainsi lié avec la charité, il n'est pas absolument *incompatible* avec la fin divine de l'amour. Sans doute nous ne pouvons pas dire que nous aimons Dieu par le péché véniel, nous ne cessons pourtant pas, même alors, de l'aimer habituellement par-dessus tout. Il ne serait pas juste qu'ayant fait une faute en chose si petite, nous soyons punis par la perte du trésor acquis par une foule d'actes, ou peut-être par un acte héroïque ; ce serait hors de proportion. Les dons de Dieu sont sans repentance. Si nous ne l'offensons pas mortellement, nous conservons la grâce ou le degré de grâce auquel nous étions arrivés par nos mérites et la miséricorde de Notre-Seigneur.

Cependant, le péché véniel n'est pas inoffensif. Il opère des *dispositions* fâcheuses. Ce sont comme de petits rejetons qui poussent au bas du sauvageon et diminuent d'autant la vigueur de la greffe. Si les rejetons se multiplient, ils épuisent l'arbre; et s'il en vient un plus fort, c'en est fait de la vie de la greffe entière. Le péché véniel *dispose* au péché mortel, il diminue l'activité surnaturelle des habitudes vertueuses, il est un danger pour la vie de la grâce.

VII. — Accroissement indéfini

Jusqu'où ira l'accroissement de la vie divine sur terre? Il est sans limites, non pas infini, mais indéfini. Il n'y a pas d'abord de limite en la charité même, laquelle est une émanation de l'amour que Dieu a pour lui-même et

pour nous. Notre charité est une image petite, mais expresse de l'amour du Saint-Esprit : ses aspirations sont infinies; elles vont à Dieu même, qui est infini.

Il n'y a pas de limites non plus en la capacité de notre âme. Notre cœur n'est pas comme un vase aux dures parois; il peut se dilater sans mesure et la charité accroît, sans cesse par ses actes, son pouvoir d'aimer. L'âme aimante est possédée du désir de l'infini, elle cherche le bien parfait, le Dieu vivant : chaque accroissement de grâce, au lieu de combler la capacité sans limite de notre volonté, la dilate. Aussi voyons-nous certains saints, comme saint Dominique, sainte Catherine, sainte Thérèse, croître toujours plus en amour et être toujours plus en haleine d'aimer davantage. Plus nous buvons à cette source, et plus nous avons soif. Au rebours des nourritures terrestres, plus on absorbe la nourriture spirituelle, et plus on la désire, plus on a le pouvoir de l'assimiler.

Point de limite non plus en la puissance qui meut l'amour. La charité, les vertus et les dons nous tiennent sans cesse sous la motion du Saint-Esprit dont la vertu est infinie; plus il nous meut, et plus il peut nous mouvoir. De ce côté, l'accroissement de notre vie divine est encore sans mesure.

Cet accroissement, nous l'avons dit, s'opère par le mérite. Croissance perpétuelle, telle « une lumière qui va grandissant jusqu'au plein midi ». Nous sommes passés de l'obscurité à la lumière, nous marchons vers ce plein jour, qui ravit de bonheur les élus dans la gloire du Dieu vivant.

Voilà notre vie. Ne nous contentons pas d'inscrire la perfection de notre devise. Tendons vers elle ! Nous ne devons jamais nous arrêter; Dieu nous a donné, pour arriver à ce sommet, de telles ressources ! Divinement

organisés pour réaliser cet accroissement, pour atteindre la plénitude du Christ, n'ayons rien de plus à cœur.

La vie n'a qu'un sens pour nous : croître dans l'amour de Dieu, croire davantage, espérer davantage pour aimer davantage. Saint Thomas disait : « Faites, mon Dieu, que toujours je croie plus en vous, que j'espère mieux en vous, que je vous aime plus ardemment. » Tel est le sens profond, définitif de la vie. Bienheureux sommes-nous, puisque nous le savons. Il nous faut maintenant marcher sur cette route de Dieu. De ce progrès nous connaissons les moyens. Nous possédons les ressources que cette marche exige. Progressons, avançons vers le Seigneur, objet de notre amour. Que notre vie grandisse comme la lumière qui monte — « jusqu'à ce que nous arrivions au plein midi ».

A. Gardeil, O. P.

NOTES DE DIRECTION

Le détachement imparfait

Les vaines attaches

Dans l'Encyclique *Rerum omnium*, S. S. Pie XI déclare que « tous les chrétiens doivent, de par la volonté de Dieu, tendre à la sainteté de la vie... Que personne n'estime que cette invitation ne s'adresse qu'à un petit nombre très choisi et qu'il est permis aux autres de rester dans un degré inférieur de vertu ». Il est vrai, l'appel à la perfection est pour les uns un appel éloigné : des circonstances indépendantes de leur volonté les privent des moyens de l'obtenir. Mais que de fidèles ont des secours en abondance et restent loin de la sainteté ! Ceux-ci seront sévèrement jugés ; le Maître n'a-t-il pas dit : « A qui il a été beaucoup donné, il sera beaucoup demandé » ?...

Comment se fait-il qu'il y ait ainsi des *saints manqués* ? La perfection étant si belle, si désirable, d'où vient que tant de fidèles se détournent du chemin qui nous y mène ?

La perfection possible en ce monde

La perfection que nous pouvons atteindre ici-bas, on le sait, n'est pas la perfection absolue, l'absence de toute faute, de toute faiblesse : cette perfection est du ciel. Celle de la terre est l'état d'une âme qui, s'étant affranchie de toute attache superflue, veut d'une manière habituelle tout ce que Dieu veut et ne veut rien que ce que Dieu veut.

Très juste est la parole de saint Augustin : « *Minus te amat qui tecum aliquid amat quod non propter te amat* :

O Dieu ! celui-là t'aime moins qui aime avec toi quelque chose qu'il n'aime pas pour toi. » (*Confessions*, x, 29.)

Saint François de Sales dépeint « ces tendres jeunes âmes... qui ne peuvent pas encore prendre l'essor et voler au plein air de l'amour sacré, retenues dans une multitude de mauvaises inclinations... ». Leur amour est sincère et vrai, mais « néanmoins encore faible et jeune, qui, environné d'une quantité d'autres amours, ne peut produire tant de fruit comme il ferait s'il possédait entièrement le cœur ». Le saint docteur compare ces âmes à ces jeunes épouses

qui aiment voirement bien leur époux... mais ne laissent pas d'aimer grandement des bagues et bagatelles, leurs compagnes avec lesquelles elles s'amusent éperdument à jouer, danser et folatrer, s'entretenant avec les petits oiseaux, petits chiens, écureuils et autres tels jouets ; aussi ces âmes jeunes et novices aiment, certes, bien l'Époux sacré, mais avec une multitude de distractions et divertissements volontaires, de sorte que, l'aimant par-dessus toutes choses, elles ne laissent pas de s'amuser à plusieurs choses qu'elles n'aiment pas selon lui, ains outre lui, hors de lui et sans lui. Certes, comme les menus dérèglements en paroles, en gestes, en habits, en passe-temps, en folâtreries, ne sont pas à proprement parler contre la volonté de Dieu, aussi ne sont-ils pas selon icelle, ains hors d'icelle et sans icelle.

Évidemment ces personnes sont loin de la perfection.

Mais, dit encore le saint docteur, il y a des âmes qui, ayant déjà fait quelque progrès en l'amour divin, ont retranché tout l'amour qu'elles avaient aux choses dangereuses et néanmoins ne laissent pas d'avoir des amours dangereux et superflus, parce qu'elles affectionnent avec excès et aiment par un amour trop tendre et passionné ce que Dieu veut qu'elles aiment... L'amour de nos parents, amis, bienfaiteurs est de soi-même selon Dieu, mais nous les pouvons aimer excessivement, comme aussi nos vocations, pour spirituelles qu'elles soient, et nos exercices de piété (que toutefois nous devons tant affectionner) peuvent être aimés déréglément

lorsque l'on les préfère à l'obéissance et au bien plus universel... Ces âmes donc aiment vraiment trop ardemment et avec superfluité, mais elles n'aiment point les superfluités, ains seulement ce qu'il faut aimer. (*Amour de Dieu*, X, 4.)

On sait que saint Jean de la Croix enseigne très clairement la même doctrine. Il faut bannir de l'âme, déclare-t-il, tous les appétits déréglés, non seulement ceux qui constituent des fautes mortelles ou vénielles, mais aussi les imperfections, si minimes soient-elles; car si l'âme n'est pas affranchie de toutes les affections provenant de sa volonté propre, même des plus légères, elle n'est plus une avec la volonté de Dieu. Ainsi doit-elle perdre la coutume de parler beaucoup, renoncer à satisfaire toute curiosité, ne pas rester attachée aux objets qui flattent sa nature : personne, cellule, vêtement, genre de nourriture. Si elle cède par faiblesse à quelqu'une de ces inclinations, elle ne cesse pas d'être unie à la volonté de Dieu, parce que sa disposition habituelle de ne vouloir que la volonté de Dieu peut subsister, mais des imperfections délibérées, et qui ne sont pas combattues, « non seulement empêchent la divine union, mais elles empêchent d'avancer dans la perfection » (*Montée*, I, 11).

N'est-ce pas là la doctrine de tous les saints? N'est-ce pas celle de saint Thomas, qui enseigne que la perfection est la disposition par laquelle on renonce à tout ce qui empêche le cœur de se donner entièrement à Dieu? « *Ab affectu hominis excluditur... omne illud quod impedit, ne affectus mentis totaliter dirigatur ad Deum* », disposition, déclare le saint docteur, qui ne se trouve ni chez les commençants, ni chez les profitants. Les uns et les autres gardent en eux des attaches qui empêchent l'élan constant de l'âme vers Dieu.

Comment se contractent les attaches imparfaites

L'homme, enseigne saint Thomas (I^a II^ae, q. IX, a. 6, ad 3), reçoit de Dieu l'impulsion au bien général, mais il se détermine à vouloir soit le bien réel soit le bien apparent.

Les biens véritables sont : l'augmentation de la gloire de Dieu que nous devons rechercher dans toutes nos actions : *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* (I Cor., x, 31); les avantages spirituels que nous pouvons retirer de tous nos actes, car ce qui accroît la gloire de Dieu accroît toujours le bien de la créature; l'accroissement de l'amitié de Dieu, qui a dit : *Ego diligentes me diligo* : J'aime ceux qui m'aiment; l'accroissement des vertus, des mérites et par là même de la récompense éternelle, le bien des âmes, leur sanctification ou leur salut. Voilà ce que Dieu veut pour nous; quand nous agissons dans ces intentions, notre volonté est conforme à la volonté divine, elle ne fait qu'un avec cette très sainte volonté.

Les biens apparents et trompeurs qui sollicitent notre nature sont : les jouissances égoïstes, plaisir d'imposer notre volonté, notre jugement, de montrer notre supériorité en toutes choses, joie d'avoir l'estime des hommes, de recueillir des éloges, des marques d'affection naturelle, de jouir de nos aises, de savourer certains plaisirs des sens non motivés, de céder aux saillies de notre caractère, de suivre nos goûts, en préférant des occupations agréables à des travaux plus utiles. Outre ces biens faux et séducteurs il y a les biens relatifs : santé, bien-être, fortune, science, accroissement des talents. Ce sont là de vrais biens si l'on s'en sert pour la gloire de Dieu et selon ses volontés; mais quand on les recherche pour

eux-mêmes, à cause des satisfactions qu'ils procurent et non pour les faire servir au plan divin, il y a désordre, et l'amour de ces biens est superflu et nuisible.

La grâce divine pousse l'homme à rechercher les biens véritables; la nature, avide de tout ce qui la satisfait, l'incline souvent à poursuivre des biens apparents. Si l'homme résiste à la grâce et cède à la nature, renonçant aux biens surnaturels, il les dédaigne, il ne consent pas à leur donner l'estime qu'ils méritent, il n'en voit plus tout le prix; il se plaît, au contraire, à surestimer les biens apparents par lesquels il se laisse fasciner; il a pour ces biens une complaisance déraisonnable, qui est voulue, entretenue, amplifiée. S'il agit ainsi, non par un acte de faiblesse promptement regretté, désavoué, réparé, mais délibérément, fréquemment, habituellement, il y a affection désordonnée, détachement imparfait.

L'affection désordonnée comporte un double désordre : erreur dans l'intelligence, servitude dans la volonté. Erreur dans l'intelligence : c'est une erreur de croire qu'il est bon de rechercher la satisfaction de son amour-propre, de ses caprices, de ses petites passions, et de ne pas regarder comme un grand bien le sacrifice de ces jouissances; et l'âme en péchant contre la lumière en vient à ne plus voir aussi bien les raisons qu'elle a de tout sacrifier à Dieu et les immenses avantages qu'elle gagnerait à être plus généreuse; si elle continue d'estimer les vertus qu'elle pratique, elle ne comprend pas le prix des vertus qu'elle néglige. Il y a une servitude dans la volonté qui, s'étant laissé vaincre, a perdu en partie sa liberté. *A quo quis superatus est, ejus et servus est :* On devient l'esclave de celui par lequel on s'est laissé vaincre (II Pierre, II, 19). Tout au contraire, celui qui lutte énergiquement contre sa nature, obtient de la dominer.

Aussi saint Thomas explique fort bien les degrés de

l'amour divin par les aspirations qui prédominent en chacun, par les penchants que l'âme accepte et entretient en elle : *Diversi gradus charitatis distinguuntur secundum diversa studia ad quae homo perducitur per charitatis augmentum.* Tout d'abord on vise principalement et on s'applique à éviter les péchés graves, et à résister aux convoitises qui militent contre l'amour divin. Les âmes ont encore à ce degré peu de lumières, mais elles ont assez de foi pour comprendre et le désordre du péché mortel et les dangers auxquels il expose. Elles veulent se sauver, mais à côté de ce désir du salut, que d'attaches aux faux biens : plaisirs, richesses, honneurs, sont désirés et recherchés, quand ils peuvent être obtenus sans faute grave; on n'en voit pas la vanité, on y demeure affectionné.

Les profitants ont le souci d'avancer dans le bien : *Secundum studium succedit ut homo principaliter attendat ad hoc quod in bono proficiat* (II^{a} II^{ae}, q. 24, a. 9, c.). Les efforts qu'ils ont faits pour servir leur Dieu leur ont valu des lumières que n'ont pas les débutants : lumières sur l'importance du salut, sur la bonté de Dieu dans l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie; sur les droits qu'il a d'être servi, d'être aimé; lumières sur les avantages de la prière, sur le prix des sacrements, sur la gravité de leurs devoirs, la laideur du péché. C'est la voie illuminative. A côté de ces lumières, et y correspondant, se trouvent des désirs sincères, des résolutions fermes d'observer certaines vertus, celles-là surtout qu'ils se sont appliqués à pratiquer. Mais ces chrétiens pieux conservent encore des attaches plus ou moins conscientes à ces biens apparents et trompeurs que nous avons signalés plus haut : jouissances d'amour-propre, de propre volonté, plaisirs des sens. Ils s'accordent beaucoup de satisfactions vraiment superflues, parce que, diront-ils peut-être, ce

n'est pas péché. Ce sera, par exemple, des voyages inutiles, des lectures frivoles, des jeux prolongés, des recherches d'un bien-être excessif ou des plaisirs de la bouche. Toutes ces satisfactions leur paraissant désirables, il leur semble bon de se les procurer; c'est un aveuglement le plus souvent inconscient, mais très funeste. Il en est qui abritent leur médiocrité sous le couvert d'une fausse humilité : viser trop haut, disent-ils, ce serait présomption de ma part. Non seulement ceux qui n'ont qu'une piété calculée sont éloignés de la perfection, mais ils n'y aspirent pas; leur idéal reste petit, ce qu'ils désirent ce sont des vertus moyennes qui ne coûtent guère à la nature.

D'autres âmes moins égoïstes, plus courageuses, luttent mieux contre les penchants de la nature et s'efforcent de se renoncer en tout, mais elles ne sont pas parvenues au complet détachement : comme le disait saint François de Sales cité plus haut, si elles n'affectionnent pas les superfluités, elles aiment avec superfluité ce qu'elles doivent aimer : elles veulent faire leur devoir, pratiquer les vertus, mais elles ne rejettent pas fermement toute vue humaine, tout attrait superflu. Ces âmes sont plus que pieuses, elles sont ferventes, et en route vers la perfection, mais elles ne l'ont pas encore atteinte; elles ne sont pas entièrement libérées de leurs attaches superflues. Elles n'ont pas la pleine lumière, elles ne voient pas parfaitement le néant du créé ni le vide, l'inanité des satisfactions naturelles, et leur volonté n'est pas complètement émancipée des attraits inférieurs. Même à ces âmes on peut appliquer le reproche du psalmiste : « Enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et rechercherez-vous le mensonge? »

Au contraire, l'âme qui s'est dégagée des vaines attaches comprend beaucoup mieux que seuls ont une vraie

valeur les intérêts de Dieu et les biens surnaturels. N'obéissant plus à ses goûts, elle est très libre, saintement indifférente aux choses de la terre, elle aspire à Dieu comme le cerf à la source d'eau vive; elle trouve son bonheur dans l'union d'amour : *Mihi adhaerere Deo bonum est.*

Lutte pour obtenir le détachement

Les attaches superflues, voilà donc le grand obstacle à la perfection. Comment s'en dégager; quels moyens faut-il prendre pour acquérir la sainte indifférence et la pleine liberté des enfants de Dieu?

Reconnaissons d'abord que le parfait détachement est un don de Dieu, qui seul peut mettre dans l'âme la disposition ferme, constante, de rejeter tous les vouloirs désordonnés et de ne poursuivre que les volontés divines. Mais Dieu, qui commence en chacun de nous l'œuvre de la sanctification, ne la continue que selon la mesure de notre fidélité; il ne rend pas pleinement renoncés ceux qui ne désirent pas sincèrement, fortement, le plein renoncement.

Il faut donc, de toute nécessité, lutter contre ses inclinations naturelles. « J'ai combattu le bon combat », disait saint Paul; il avait bien combattu, le grand apôtre, qui disait : « Je châtie mon corps et je le réduis en servitude. » Seuls les vaillants, qui châtient leur corps, le maîtrisent et échappent à son esclavage. Saint Ignace recommande d'agir contre les inclinations naturelles : *agere contra.* Il faut surtout contrarier avec énergie et constance les penchants les plus violents : « Puisque vous connaissez, écrivait à une religieuse saint François de Sales, de quel côté vos ennemis vous pressent le plus, il vous faut roidir et vous bien fortifier et tenir garde en

cet endroit-là. Il faut... vous porter au rebours de vos coutumes et inclinations » (t. XXI, p. 56). Elle sera toujours vraie la parole de l'*Imitation* : « Plus vous vous ferez de violence, plus vous ferez de progrès » (l. I, c. 25).

Ceux qui s'appliquent ainsi à briser leur nature comprennent — et eux seuls comprennent très bien — la portée des paroles du Sauveur : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive » (Matth., XVI, 24). « Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite n'est pas digne de moi » (Matth., X, 36). « Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple » (Luc, XIV, 33). « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jean, XII, 24).

Donc avant tout, bien se renoncer, c'est-à-dire ne rien donner à la nature hors de ce que Dieu veut qu'on lui donne, et de plus s'appliquer à la contrarier pour mater ses instincts.

Voilà pour nos actes; mais nous devons aussi surveiller les mouvements de notre âme. Notre vie extérieure est toujours commandée par notre vie intime : donc si nous voulons agir toujours divinement, nous devons réprimer nos sentiments désordonnés et n'entretenir en nous que les sentiments surnaturels. Clément d'Alexandrie distinguait déjà, d'après un philosophe stoïcien, les quatre passions qui sans cesse agitent nos âmes : le désir, le plaisir, la crainte et la douleur; et saint Jean de la Croix a expliqué admirablement comment nous devons toujours surnaturaliser ces quatre sentiments; car ces sentiments, qui sont produits en nous par toutes nos affections, bonnes et mauvaises, si on s'y laisse aller, entretiennent et accroissent les affections dont ils procèdent. Plus on nourrit ses désirs, plus on cède à ses

soucis, plus ils deviennent obsédants. La plupart des distractions qui rendent la prière difficile viennent des attaches connues ou inaperçues. Nous devons donc toujours examiner quel est l'objet habituel de nos désirs, de nos préoccupations, de nos joies, de nos peines; c'est le moyen de bien connaître nos dispositions foncières et les attaches que parfois nous nous dissimulons à nous-mêmes.

Puis nous devons nous efforcer de couper court à tous les sentiments purement humains, nous devons prendre soin de n'entretenir en nous que des désirs saints, que des craintes inspirées par la foi; nous devons ne nous affliger délibérément que de ce qui offense Dieu, et ne nous réjouir volontairement que de ce qui favorise les intérêts divins. Pour tout le reste, disons toujours : Tout ce que vous voudrez, mon Dieu, faites votre volonté et non pas la mienne. Alors nos attaches superflues, n'ayant plus de soutien, tomberont, et notre âme acquerra la pleine maîtrise d'elle-même. Évidemment une telle surveillance n'est possible qu'à celui qui prie sans cesse. En demandant instamment, avec persévérance, le secours divin, et en faisant de grands efforts, on obtient de bien posséder son âme; alors l'Esprit de Dieu, infiniment désireux de consommer en chacun l'œuvre de la sanctification, ne trouve plus rien qui l'empêche d'éclairer, d'inspirer, de fortifier, de conduire celui qui est vraiment fidèle; il l'élève au nombre des vrais sages; il lui fait prendre place parmi ceux à qui Jésus dira : Je ne vous regarde pas comme mes serviteurs, mais je vous appelle mes amis; ceux-là, et ceux-là seuls qui auront été très dociles à l'Esprit-Saint seront les intimes du Seigneur.

Angers.

AUGUSTE SAUDREAU.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La bienheureuse Jeanne de France

L'annoncée

Voici quarante ans et plus que Jeanne d'Arc a été brûlée, que nous avons reçu cette leçon merveilleuse, emplissant et résumant tout un âge, promesse éternellement jeune aussi. Dans un château féodal, à la campagne, à dix lieues de Bourges, vit une petite Jeanne bien abritée. Elle ne pense guère aux images du dehors. Le châtelain n'est pas son père, ni la châtelaine sa mère. Elle a cinq ans — elle vient d'arriver de nourrice. A la voir marcher dans les grandes salles, passer fréquemment l'allée couverte qui rejoint la chapelle seigneuriale, on ne saurait dire si elle est fille de servante ou princesse : elle ne paie pas de mine, vêtue de camelot grossier, usé jusqu'à la corde, troué aux coudes. Elle attendrit par sa laideur : car c'est l'opinion générale qu'elle est laide, si le maître du château ne la trouve point tant laide, parce qu'il l'aime. Ce fut une grande joie pour lui, encore plus qu'un grand honneur, de recevoir, même avec sa maigre pension, la fille du Roi de France, que sa mère, douce et méprisée, était jugée incapable d'élever. Sa femme et lui, qui n'ont pas d'enfant, l'aiment comme elle est et la trouvent charmante. Le monde, lui, ne sait pas voir l'âme et ne peut ignorer, — car l'enfant est toute « gastée de corps », qu'elle a des bras trop longs, tombant d'épaules inégales; le visage a les traits forts et accusés.

Seul le regard pur est beau et profond, il est sans amertume. Il fait bon vivre à Lignières, dans un château qui n'est pas une prison, au milieu de la paix des champs, près du beau prieuré de Saint-Blaise, plus près encore de l'église paroissiale érigée en doyenné de six chanoines dont elle admire les offices solennels. Elle aime déjà les longues prières que les enfants n'aiment guère et que les plus grands ne recherchent que lorsqu'ils ont reconnu le passage de la grâce dans leur cœur. Elle n'est pas en âge de lire, mais elle suit la messe attentive, ses yeux ne quittent le prêtre que pour aller du Crucifix à l'image de la Vierge.

« Une fois entre les aultres étant à l'eglise, lui feust advis que la Vierge Marie lui dit en son cœur : « Avant « ta mort, tu fonderas une religion en mon honneur, et ce « faisant me feras un singulier plaisir et service. »

L'annonce est entrée si doucement au cœur de la petite fille qu'elle n'en a point été effrayée comme d'une foudre majestueuse qui viendrait de loin. Signe d'une Présence qui s'éveille, et dont elle prend conscience en même temps que de sa propre âme. Elle ne doute pas un instant de cette parole; elle la gardera plus de trente ans dans son cœur.

Comment cela pourra-t-il se faire?

Le roi Louis XI écrit à son grand maître d'hôtel : « A nostre cher et amé cousin le comte de Dammartin, grant maistre d'hostel de France. Monseigneur le grant maistre, j'ay veu vos lettres, et en tant que touche vos affayres, je ne les oublierai point, et aussi n'oubliés point les miennes. Je vous envoie vostre depesche que Pierre Cleret vous porte. Monseigneur le grant maistre, je me suis délibéré de faire le mariage de ma petite fille Jehanne et du petit duc d'Orléans, pour ce qu'il me semble que les enffanz qu'ilz auront ensemble ne leur cousteront gueres

à nourrir, vous advertissant que j'espère faire ledit mariage, ou autrement ceulz qui yront au contraire ne seront jamays assueuréz de leur vie à mon Roïaume. Par quoy, il me semble que j'en feré le tout à mon intencion... Et à Dieu, Monseigneur le grant maistre. Escript à Selommes le vingt septième jour de septembre 1473 — Loys. »

Un roi habile tire parti de tout, même d'une disgrâce, et le roi Loys est un « maistre homme », au témoignage d'un contemporain. A son avènement, il n'avait qu'une fille, Anne. Par la suite, il perd sa seconde fille, puis deux fils en bas âge. A la cinquième naissance, c'est Jeanne qui paraît à la place d'un Dauphin, pauvre enfant mal venue qu'il méprise dès l'abord. Mais son parti était pris depuis longtemps : s'il lui naissait une fille, il la destinerait à l'héritier d'Orléans, prince du sang, qui lui succéderait sans doute sur le trône, à défaut d'un dauphin, car son père, le poète Charles, était bien vieux. Le petit Louis n'a que deux ans alors, mais l'accord est aussitôt conclu. Pourtant cette fille est si chétive, si inquiétante! Pourra-t-elle jamais être mère de roi? Il sera toujours temps de changer, car le Roi est bien le maître de modifier sans contrôle ce qu'il a une fois décidé! Ce projet se classe avec d'autres dans son ample mémoire prévoyante qui combine les actions militaires avec les politiques et les familiales. Un mariage réussi peut valoir une victoire.

Or, tel se présente maintenant ce projet, neuf ans après, au moment où il fait connaître sa décision au grand maître : la succession au trône n'est plus douteuse : dans le temps que l'annonce était faite à Jeanne en la paix du château de Lignières, Charlotte de Savoie mettait au monde un garçon, Charles; ce garçon a maintenant trois ans, et se développe passablement, il fera un roi, n'en déplaise au petit duc d'Orléans qui doit commencer à comprendre et aimer la vie. Jeanne, le Roi l'a mandée un jour au Plessis-lez-Tours. Il y a bien long-

temps qu'il ne l'a vue, depuis sa naissance; il ne veut pas s'en tenir aux rapports avantageux du sire de Lignières. Il le convoque avec elle, et comme elle traverse la cour d'honneur, le Roi regarde par la fenêtre. Il se signe en l'apercevant! « Je ne la croyais pas si laide », puis réfléchit. La disgrâce de cette princesse bientôt nubile est complète. Que pourra-t-il jamais sortir « de cette prétieuse tige des Lys de France »? Si Jeanne n'était pas bonne à faire une reine féconde, la duchesse d'Orléans rendra grand service à la couronne en privant son mari d'héritier. Ce calcul clairement arrêté, la volonté inflexible et persévérante du roi s'y tiendra. Il servirait peu que cette fille trop pieuse dont il se méfie s'enhardisse à lui parler de couvent, comme elle l'a fait une fois pourtant! Elle sera mariée. Le Tout-Puissant laisse faire ce roi tout-puissant. Il a fait aussi ses calculs et permis cette disgrâce du corps qui cache la promesse. Le Très-Haut a couvert l'annoncée de son ombre.

Simulacre

Le petit duc d'Orléans est triste, et sa mère aussi. C'est aujourd'hui qu'il se marie. Il a quatorze ans, et depuis trois ans le contrat est signé. Sa fiancée, un peu plus jeune, a l'âge qui suffit pour les princes. Fiancée! Il n'a point voulu la rencontrer depuis qu'il lui a été promis : elle est si laide et si ennuyeuse à voir, alors qu'il se sent tant de gaîté et de force de vie, auprès de sa mère qui aime le monde au moins, tandis que cette enfant... toute la vie, toute la vie il sera prisonnier de cette femme. Sa femme! ce pouvait être une de ces dames si rieuses et si jolies qu'il regardait avidement dans les fêtes : et le roi, son parrain, lui donne sa fille bossue et presque nonne! Que de fois il en a pleuré de rage et de tristesse! Et sa mère a défendu qu'on lui en parle.

Aujourd'hui à Montrichard l'évêque d'Orléans est

arrivé. La reine Charlotte aussi, mais sans le roi Louis qui est allé rendre grâces à la Vierge à Béhuard en Anjou, car il vient de tailler en pièces les Bourguignons à Morat. Ainsi Notre-Dame ne sera pas oubliée en ce huit septembre de sa Nativité. S'il lui recommande en même temps l'affaire d'aujourd'hui qu'il a tant méditée en menaçant par serment d'anéantir ceux qui s'y opposeraient, je pense qu'il y sera pourvu mieux qu'il n'a pu l'inventer en toute sa politique. La France s'enrichira d'une duché, et l'Église d'un ordre! La fiancée sera une sainte. Le fiancé, d'un mauvais mari, fera un bon roi.

Mais aujourd'hui n'est pas un jour de joie. Près de lui, le petit prince n'a pas sa mère, qui marie sa sœur dans le Midi. L'évêque, François de Brilhac, demande que les enfants soient séparés, qu'ils puissent une dernière fois se recueillir avant qu'il décrète la double dispense accordée par le légat du Pape : ils sont cousins, et Louis épouse la fille de son parrain. L'évêque revoit d'abord Jeanne, toute pure, toute prête. Puis Louis, qui est pâle et qui pleure.

« Vous pouvez refuser de vous lier à nouveau?...

— Hélas, Monseigneur, mon ami, que ferais-je? Je ne saurais résister, vous connaissez à qui j'ai affaire.

— Monseigneur, donc êtes-vous délibéré de passer outre?

— Il m'est force et il n'y a remède... »

L'évêque alors se retire pour revêtir ses ornements puis revient. A la porte de la chapelle il reçoit les deux oui, prononce la formule d'union, puis s'éloigne en hâte sans attendre la messe de « bénisson ».

Un homme et une femme

Après le choc qui lui paraît meurtrir sa vie pour jamais, il entend bien n'en plus dérober aucune minute au plaisir. Quelle aventure d'avoir épousé l'Ennui! Quand

il se révolte contre cet ennui en s'étourdissant de plaisir, il retrouve au fond de son cœur le goût d'une humiliation. Lui, « le meilleur jouteur, lutteur et joueur de « paume, et qui plus est le meilleur chevaucheur, le « mieux menant un cheval et le plus adroit homme d'ar- « mes que l'on pût voir », un vrai chevalier dont la vocation est l'honneur des jeux, des armes, de l'amour, aux couleurs d'une merveilleuse Dame, quand il pense à celle qui est la sienne, il revoit ce corps déformé qui glace son sang, il repense à sa liberté violée, il frémit...

Elle, a été bien triste, après ce mariage accepté avec tant de piété, de se trouver comme par devant au château de Lignières, mais avec une angoisse dans l'âme. A la cour de Blois où elle n'a fait que passer, elle a vu ce jeune garçon qui est son mari sourire à tous sauf à elle. Elle a lu dans tous les yeux, alentour, qu'elle n'était point belle comme d'autres femmes. Quand le roi Louis XI lui a ordonné de retourner à Lignières, elle a senti avec peine que la distance n'augmentait guère l'absence d'un mari que Dieu lui confiait et qui se refusait à elle. Pourtant elle est un peu soulagée, elle peut faire retraite en des lieux familiers où Dieu n'est pas offensé cent fois le jour comme en cette Cour qui lui fit si peur.

Si le roi Louis a écarté de Blois sa fille, pour sa santé, pour un scrupule de religion peut-être, il a la mémoire longue, il faut que son gendre et filleul ne néglige pas sa femme à l'excès... Le petit duc a refusé les 100.000 écus d'or de la dot. Sans doute, c'est tout profit; mais qu'il ne refuse pas son devoir de mari! Qu'il ne refuse pas de passer à Lignières! Il ira, mais il ne veut point d'elle. Elle s'approche de la table avec lui, mais pendant que le chapelain dit les grâces, il lui tourne le dos. En s'asseyant il demeure encore le dos tourné. L'angoisse paraît au visage de la pauvre petite et toucherait quiconque voudrait seulement la regarder. Le sire de Lignières la prend à part et lui dit : « Madame, parlez à Monsieur et montrez-lui semblant d'amour. — Je n'oserais parler à

lui, car vous et chacun voit bien qu'il ne fait compte de moi. »

Sept ans de cette chaîne ont été longs, jusqu'à la mort du roi. Hors de l'étau de cette volonté éteinte, il a l'espoir enfin de commencer sa vie! Il est majeur, il n'a devant lui qu'un roi enfant de quatorze ans, qu'une femme, Madame Anne, fille aînée de Louis, « la moins folle femme du royaume », disait avec admiration son père, « car de femme sage il n'en est pas ». Il s'apercevra bientôt que cette femme tient de race une volonté plus constante et moins gâtée de passion que la sienne, et le gouvernera comme les autres. Il intrigue en Bretagne où l'attire l'image d'une autre Dame, élue celle-là, à gagner par de multiples combats, il intrigue à Rome pour faire briser sa chaîne. Après six longues nouvelles années il finit par échouer en combattant à pied et l'épée à la main, et ce roman de chevalerie, chevaleresque à condition qu'on oublie Jeanne comme lui-même, et ses lâches terreurs devant toute contrainte, s'achève en une dure prison de trois belles années de sa trentaine.

Elle, est aussi absente de ces intrigues que du cœur de son mari. Elle n'imaginait point qu'il pût en secret travailler à la chasser de sa vie pour épouser l'héritière de Bretagne. Sa volonté, aussi persévérante que celle de sa sœur et de son père, s'appliquera seulement à venir en aide à son mari dans la mauvaise fortune puisque dans la meilleure il l'ignore. Elle cherche à faire argent de tout, elle accourt à sa prison. Comme aux premiers jours de son mariage il détourne la tête. Cette femme lui fait sentir plus durement les murs de son cachot. Il faut que l'écuyer du roi, qui l'a escortée, insinue qu'elle peut tout de même lui être utile; alors il la tolère, et de prison en prison, ce dévouement obstiné de Jeanne connaît quelques heures de consolation.

A la majorité du roi Charles, qui a toujours eu quelque sympathie pour son brillant cousin, et qui aime tendrement sa sœur Jeanne, la réconciliation a eu lieu entre les

princes. Il semble que le duc d'Orléans, mûri, ne tienne plus à arracher de la gloire au prix de ce qui peut lui rester de plaisir. En gage de fidélité il négocie pour le roi un mariage avec Anne de Bretagne qu'il convoitait pour lui. L'expédition d'Italie vient alimenter son rêve de gloire de façon moins dangereuse que la guerre civile : tout de suite il tombe malade dans son duché italien d'Asti, et c'est Jeanne qui sans perdre une minute dépêche vers lui son meilleur médecin resté à Vendôme. Rien n'a lassé la patience de son dévouement; il lui vaut le seul témoignage d'un peu d'attention, — sans doute parce que son mari se croit presque mort, — quelques billets à « Madame m'amye », signés « Vostre amy » et qui réclament des prières. D'ailleurs, elle est loin : supporterait-il sa vue? L'armée revenue sans désastre mais non sans peine, il reprend son gouvernement, sa vie, sa chaîne, et la mort en bas âge du Dauphin l'endurcit à nouveau au point qu'il a peine à se contenir.

Les familles royales sont réunies à Amboise. « Mon frère, allez voir ma sœur », dit souvent Charles que l'influence de Jeanne est en bonne voie de rendre dévot. Louis obéit en effet, mais à Vatan, son intime, n'a-t-il pas dit : « Je donnerais dix mille francs pour que Madame Jeanne fût morte »?

Le Procès

I

Un grand malheur est arrivé. Un accident, comme ceux qui rappellent de temps à autre aux hommes que c'est Dieu qui fait l'histoire et non pas eux. Un courrier en est venu apporter la nouvelle aux Montils-lez-Blois où depuis cette semaine de la Passion 1498 le duc d'Orléans, indifférent comme de coutume, mais moins hostile, est auprès de la duchesse, qu'il ménage un peu depuis que le jeune roi semble assez froid envers lui tout en portant de plus

en plus « à Madame sa sœur une fort grande amour fraternelle ». Charles VIII s'est cassé la tête contre une porte trop basse. Les voilà roi et reine! Louis part précipitamment, et Jeanne, une fois de plus, s'offre et se consacre à Marie, Reine, pour apprendre d'elle son métier.

II

Dans la retraite où elle attend, obéissante, les ordres du roi son mari, cette femme douloureuse voit arriver un nouveau messager d'angoisse : Louis de la Trémouille, un ami d'enfance, de son enfance à Lignières où c'était son seul voisin, qu'on a bien choisi pour lui porter ce coup : la Cour, dit-il, conseille au Roi, puisque son « libéral arbitre » est maintenant souverain, de procéder enfin à la rupture d'un contrat imposé par violence, ce qui lui permettrait de prendre une nouvelle femme pour le plus grand bien de la France... Il demande le consentement de Jeanne, car il va commencer les démarches à Rome. C'est peut-être la première fois qu'il lui demande quelque chose, la première fois qu'ils seraient d'accord depuis vingt-deux ans! Jeanne se trouble. Se peut-il que Rome accepte que par raison d'État on la sépare d'un homme qu'elle croit son époux? Par amour pour la vérité, par amour pour l'âme de son mari, son parti est pris, elle plaidera.

III

« Messeigneurs, je suis femme, ne me cognois en proces, et sur tous les autres mes affaires me desplaist l'afaire de présent. Vous prie me supporter, si je dis ou respons chose qui ne soit convenable... et n'eusse jamais pensé que de cest matière eust pu venir aucun proces entre Monseigneur le Roy et moy... »

C'est la préface écrite qu'elle donne aux réponses qu'elle va faire aux mémoires présentés aux juges ecclésiastiques par le procureur du roi après l'audition de tous

les témoins. Il y avait deux bonnes raisons pour une de tenir le contrat pour nul! Le roi avait été contraint; et quand, par peur, il avait voulu en remplir les obligations, il ne l'avait pu.

Sur la contrainte, Jeanne a tout ignoré, elle le dit. Comment pourrait-elle soupçonner son père qu'elle respecte si profondément? Si elle a été négligée par son mari, elle pense sans doute qu'elle n'est pas la première femme légitime à qui échoit telle part. Sur son incapacité, le poids de son opinion qui s'oppose à celle de Louis est bien faible au regard de la thèse d'un homme de plaisirs, pure et sainte femme si peu experte en matière si délicate! Elle demande à réfléchir.

IV

On sent l'évolution de ses idées dans la déclaration qui précède la défense de ses avocats, un mois après... Elle propose une commission d'arbitres et proteste de son grand et fidèle attachement au Roi. A cette proposition il n'est pas donné de suite et le roi répond sous la foi du serment à toutes les questions du mémoire. Il insiste sur la terreur qu'il avait des deux rois, à laquelle elle ne peut croire.

Un mois s'écoule encore... Elle a découvert de tristes choses depuis le commencement. Elle a vu se lever contre elle des témoins ingrats : deux anciennes servantes de Lignières, religieuses à Orléans. On lui a posé des questions fort pénibles en insistant pour qu'elle s'offre à une odieuse visite. Mais le dernier coup, celui qui emporte sa soumission, c'est la terrible lettre de son père, produite en dernier ressort par le procureur du roi et que personne ne connaissait : « ... pour ce qu'il me semble que les enfants qu'ils auront ensemble ne leur coûteront guère à nourrir! » Quatre jours après Jeanne s'en remet officiellement à la parole du roi, dont la cause triomphe.

V

Encore quelques jours. Dans la chambre où s'est retirée la reine pour attendre la sentence des juges, elle voit entrer le Cardinal de Luxembourg qui présidait les débats, avec le moine franciscain qui l'a réconfortée tout le long du procès. C'est Gilbert Nicolas, serviteur si passionné de Marie que le pape changera son nom en Gabriel Maria.

« Madame, je vous apporte mes pleines manches de patience à vendre, en voulez-vous point acheter?

— Mon Père, m'apportez-vous la nouvelle que je ne suis plus Reine de France? S'il en est ainsi, que Notre-Seigneur soit béni! J'avoue que j'ai grand besoin de patience. »

Et le Père tire de ses longues manches le long parchemin dont la lecture la fait défaillir. Puis elle se reprend.

« Dieu soit béni! Je sais qu'il le permet pour me détacher davantage du monde et me donner le moyen de le servir mieux que je n'ai fait jusqu'à ce jour. »

*
* *

« Si ce fut bien fait ou mal fait, — conclut un chroniqueur du temps, le loyal serviteur, Dieu est tout seul qui le connaît! La bonne Jehanne de France a toute sa vie *vécu sa sainteté*, et l'on a voulu dire depuis son trépas que Dieu faisait des miracles pour l'amour d'elle. »

Pierre Cras.

L'apôtre de Vienne au début du XIX^e siècle

Saint Clément-Marie Hofbauer

Il y a quelques années paraissait en Allemagne une remarquable biographie de saint Clément-Marie Hofbauer. Ce religieux de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, canonisé en 1909, fut un des principaux rénovateurs de la vie religieuse à Vienne au XIX^e siècle. Tirant parti, avec un grand sens critique, des travaux de ses devanciers, exploitant avec un rare souci de vérité et de minutieuse précision les documents publiés ou encore inédits gardés dans des archives publiques et privées, le R. P. Hofer y plaçait en pleine lumière cette belle figure d'apôtre encore trop peu connue; il y dépeignait toute son activité. Ce livre eut rapidement plusieurs éditions. Écrit en allemand, il était malheureusement fermé à beaucoup de lecteurs de langue française. Il a été mis récemment à leur portée par une excellente traduction que nous devons au R. P. Kremers, traduction où l'élégance va de pair avec une rigoureuse exactitude (1).

A l'occasion de cette traduction, je voudrais donner quelque idée de l'action du grand apôtre que fut saint Clément-Marie Hofbauer.

***

Né le 26 décembre 1750 à Tasswitz, un petit village de Moravie situé non loin de la charmante ville de Znain,

(1) Référence bibliographique.

appartenant à une famille de condition modeste, Jean Hofbauer s'était senti de bonne heure attiré par une vie de prières et de mortifications. Boulanger de son état, il chercha quinze ans durant sa voie. Après avoir essayé de la vie érémitique — ce fut alors qu'il échangea son prénom de Jean contre celui de Clément —, il commença à se préparer au sacerdoce, à Vienne, en suivant les cours à l'Université. Un extraordinaire concours de circonstances le conduisit, en 1784, au couvent des Rédemptoristes de Rome; il en sortit profès et prêtre en 1785.

Dès ce moment, Clément Hofbauer fut dominé par l'idée d'introduire en Autriche, de fonder à Vienne des couvents de la famille religieuse. Pensée audacieuse, voire chimérique, semblait-il. La congrégation fondée en 1732 par saint Alphonse de Liguori avait un caractère purement local, tout napolitain. Son avenir, quand Hofbauer en devint membre, était des plus incertains : n'était-elle pas presque complètement paralysée par les règlements tyranniques d'un pouvoir civil tout pénétré de l'idée de son omnipotence? Des maisons s'étaient sans doute fondées au-delà de la frontière, dans l'État pontifical; mais elles s'étaient séparées des napolitaines, et le fondateur saint Alphonse avait eu la douleur de se voir mis hors de la congrégation qu'il avait dirigée, au prix de peines indicibles pendant un demi-siècle. N'était-ce pas un vain rêve surtout que de vouloir introduire en Autriche une congrégation nouvelle? L'empereur Joseph II ne marchait que trop sur les traces de Tanucci, le premier ministre du roi de Naples, il réglementait minutieusement la vie religieuse, supprimait un grand nombre de couvents...

Ce fut pourtant à cette tâche que se voua saint Clément Hofbauer. Insatiable dès lors qu'il s'agissait de travailler à l'extension du règne de Dieu, il lui fut toujours impossible de se contenter du petit coin de terre où un hasard quelconque l'avait placé. Ayant besoin d'un théâtre des plus larges pour agir, poursuivant un idéal vraiment catholique c'est-à-dire universel, cet homme de Dieu se

sentait instamment pressé de rechercher toutes les possibilités d'apostolat et de les poursuivre jusqu'à leurs limites extrêmes. D'un coup d'œil, le nouveau fils de saint Alphonse avait discerné les forces latentes de la congrégation où il venait d'entrer, et il entreprit de les mettre au service de l'Église dans l'Europe centrale. En homme d'action qui ne connaissait rien des hésitations du rêveur perdu dans la brume, servi par une volonté forte autant que tenace, Clément Hofbauer travailla toute sa vie à l'expansion de sa congrégation au-delà des Alpes.

Son premier effort, dès son retour d'Italie, pour créer à Vienne une maison de Rédemptoristes échoua complètement. Force lui fut de chercher asile ailleurs. Il se tourna du côté de la Pologne. Hofbauer accepte d'assurer, à Varsovie, dans l'église de Saint-Bennon, le service religieux pour la colonie allemande. A l'église s'annexe bientôt un couvent qui devient un centre des plus intenses d'action apostolique : les Polonais comme les Allemands en bénéficient. Des œuvres d'éducation et de persévérance religieuse se consituent : des orphelinats, des hospices se créent. Des novices se présentent : ils sont bientôt assez nombreux pour que le vaillant missionnaire songe à établir de nouveaux centres d'apostolat, soit au nord, soit en Lithuanie, soit à l'ouest en Allemagne.

Quelque grand que fût le succès, Saint-Bennon s'était heurté à des difficultés de toute sorte, difficultés créées par des libres-penseurs qui firent tout pour empêcher ou entraver le développement d'institutions si fécondes, difficultés de la part d'un clergé jaloux de voir la confiance populaire aller à ceux qui s'en montraient les plus dignes, difficultés suscitées par les gouvernements successifs, depuis l'indépendance, jusqu'à l'occupation russe, puis jusqu'à l'annexion prussienne, quand la Pologne passa, après Tilsitt, sous la domination nominale du roi de Saxe, et sous la domination effective de la France. La fondation polonaise finit par être sacrifiée à la haine de ses adversaires : dénoncée à Napoléon comme hostile à

son autorité, elle fut condamnée à disparaître. Le 20 juin 1808 fut son dernier jour. Tous les espoirs qu'Hofbauer avait fait reposer sur elle furent anéantis.

Que de déceptions il avait dans le même temps éprouvées sur d'autres théâtres ! parcourant sans cesse les routes, il avait cherché en Suisse, en Allemagne, en Autriche des lieux favorables pour d'autres fondations. Constamment, il avait trouvé devant lui l'hostilité des gouvernements quand ce n'avait pas été celle d'évêques fidèles à la tradition janséniste. Pour apprécier le prodigieux effort qu'il accomplit sans résultat, il faut suivre dans l'ouvrage du Père Hofer le détail de ses courses apostoliques, courses marquées par les incidents les plus divers. Ne vit-on pas Clément Hofbauer poursuivi par la police autrichienne et interné trois mois durant à Cracovie pour avoir emmené au-delà de la frontière des jeunes gens aspirant à la vie religieuse? Qu'on ajoute à cela que ses supérieurs italiens faisaient peser sur lui l'injuste soupçon de préparer au-delà des Alpes une organisation indépendante de la leur. Si, malgré tout, des Rédemptoristes réussissent à s'établir dans le diocèse de Constance, chez les Grisons, dans le Valais, c'est pour être ensuite expulsés. La Valsainte dans le canton de Fribourg est le seul refuge qui leur reste. Inlassables, Hofbauer et ses auxiliaires, parmi lesquels se distingue entre tous le Père Passerat, un Français, n'en échafaudent pas moins de nouveaux plans : ils envoient des religieux en Valachie; avec complaisance ils portent leurs regards vers l'Amérique lointaine, vers le Canada qu'ils espèrent plus hospitaliers qu'une Europe qui leur refuse absolument le droit d'exister.

Très souvent les œuvres de Dieu se réalisent quand tout espoir humain semble définitivement perdu; l'histoire de Clément Hofbauer en est une nouvelle preuve. Le vaillant religieux vivait à Vienne depuis 1808. Victime d'intrigues nouées contre lui par ceux que contrariait son apostolat, il fut, en 1818, sur le point d'être banni de la capitale de l'Autriche parce qu'il refusait de rompre les

liens qui l'unissaient à sa congrégation. Mais soudain une décision impériale le sauva et assura l'avenir. L'empereur François Ier autorisa en Autriche des maisons de Rédemptoristes. Grâce à son indomptable énergie, Hofbauer finissait par l'emporter. Il mourut peu après, le 15 mars 1820; du moins put-il entrevoir l'aboutissant de son long et patient effort. La modeste congrégation napolitaine deviendrait donc internationale et serait à même d'exercer dans le monde une action qui se révélerait de plus en plus féconde.

*
* *

De cette action, Clément Hofbauer donna lui-même le plus bel exemple, tandis qu'il poursuivait ses projets de création de couvents. Partout où il passa, que ce fût en Pologne, en Suisse, en Bavière, en Autriche, il contribua puissamment à renouveler la vie religieuse : il ranimait la ferveur des bons, ramenait à la pratique religieuse des indifférents, convertissait ceux qu'avait pervertis l'impiété ou le désordre des mœurs; il réussit tout spécialement à ramener à la vérité catholique un grand nombre d'âmes qu'en avait éloignées le protestantisme ou le rationalisme.

Son zèle apostolique fut particulièrement actif dans la capitale de l'Autriche, actif au point qu'on a pu l'appeler l'apôtre de Vienne. Au début du XIXe siècle, la vie religieuse était lamentable en cette ville. Déjà au temps de sa jeunesse, tandis qu'il y faisait ses études, Hofbauer avait constaté combien les milieux universitaires étaient atteints par le mal du scepticisme. « Bien des jeunes gens, nous dit l'historien Beidtel, dans son *Histoire de l'administration de l'État autrichien*, enlevés à la surveillance des parents ou des gymnases, perdaient à la fois leurs principes religieux et leur santé; d'ordinaire les parents se félicitaient lorsque leurs enfants arrivaient sans être corrom-

pus à la Faculté de Droit où la situation était meilleure. » Chose plus triste, l'enseignement théologique, influencé par les doctrines jansénistes et protestantes, aboutissait plus à ébranler la foi catholique qu'à la consolider. L'histoire de l'Église apparaissait comme un réquisitoire contre les papes et les moines. Le Saint-Siège et ses partisans y étaient rendus responsables des désordres, du fléchissement de la discipline. Les droits de l'État en matière ecclésiastique étaient démesurément exagérés. Quand Hofbauer revint à Vienne, en 1808, la société, comme l'Université, était toujours sous l'empire du rationalisme et du joséphisme.

De l'église des Italiens, dont il fut d'abord chapelain, puis de la chapelle des Ursulines, dont il devint l'aumônier en 1813, le zélé religieux fit des foyers ardents de vie religieuse. Sa chaire et son confessionnal y furent très visités. Déjà, lors de ses précédents séjours, il avait eu l'occasion de contracter de solides amitiés avec des catholiques de marque comme le baron de Penckner. Sa réputation croissante étendit le cercle de ses relations. Bientôt, autour de lui se groupèrent de nobles esprits qui, comme lui, se rendaient compte de la nécessité d'une action catholique profonde. Au premier rang se trouvaient Frédéric Schlegel et Dorothée Schlegel, qui, presque au lendemain de leur conversion au catholicisme, rencontrèrent l'homme de Dieu et ne tardèrent pas à lui être des plus attachés ; ils lui abandonnèrent entièrement la direction de leur âme. Par les Schlegel, Hofbauer eut des rapports avec quelques-unes des personnalités les plus en vue du romantisme allemand comme Adam Müller, Frédéric von Klinkowstroem, Brentano, Werner qui, après avoir étonné le monde par le scandale de sa jeunesse, ne le surprit pas moins par sa conversion et son entrée dans le sacerdoce. Hofbauer fit appel à ses amis pour l'aider à combattre le rationalisme. Soucieux d'ouvrir une brèche dans l'indifférence religieuse des milieux dirigeants et de préparer une orientation nouvelle dans

les relations de l'Église et de l'État, l'idée lui vint d'organiser au palais Karolyi, sous la direction d'Adam Müller, une série de conférences où serait donné un enseignement foncièrement religieux. Faute de l'autorisation gouvernementale le projet tomba. Mais ce qui ne put s'exécuter en 1811 s'accomplit en 1818 : un Institut fut alors créé non plus avec Müller mais avec Klinkowstroem et il dura assez pour fournir à l'Église de vaillants champions de sa cause. Afin de lutter contre la pernicieuse influence des écrits rationalistes, Hofbauer encouragea la publication d'ouvrages, de revues du meilleur esprit catholique ; il favorisa la création de bibliothèques de prêt. Professeurs et étudiants furent l'objet de sa très spéciale attention. Il s'attachait à détruire chez eux les raisons profondes de l'incroyance et du doute, l'orgueil de l'esprit et de la chair. Son apostolat aux initiatives les plus modernes créa un courant franchement catholique dans l'Université de Vienne.

En 1814, au temps où souverains et diplomates tenaient leurs assises à Vienne pour donner à l'Europe un nouveau statut, Hofbauer apparaissait comme l'un des personnages les plus éminents du monde religieux. Comme l'a noté M. Georges Goyau (*l'Allemagne religieuse*, t. I, 128) : « Les jeux de la politique mêlaient ce rédemptoriste au Congrès qui réorganisait l'Europe, et c'est en lui que Chiaramonti, devenu pape sous le nom de Pie VII, et son ministre Consalvi mettaient leur confiance pour traverser les conseils des puissants et préserver victorieusement l'intégrité de l'Église. » La principale préoccupation de Clément Hofbauer fut alors d'assurer à l'Église d'Allemagne un statut tel qu'elle échappât désormais à la tutelle tracassière de l'État. D'accord avec Wambold, doyen de la cathédrale de Worms, et Helfferich, chanoine de Spire, il s'employa à déjouer les combinaisons dangereuses où le représentant officiel de l'Église d'Allemagne, Wessenberg, un vicaire général de Constance entièrement imbu des doctrines fébroniennes,

mettait tout son talent, son activité et son influence à réaliser un plan d'Église nationale.

Au lendemain du Congrès de Vienne, le religieux continua de veiller avec la même sollicitude sur l'avenir de l'Allemagne catholique. Le cercle, qui s'était constitué avec les Schlegel, s'était disloqué avec le départ de ceux-ci de Francfort; un autre se forma, chez le magnat hongrois François Szcechengi. Le somptueux palais de la Landstrasse devint le rendez-vous des catholiques déclarés de la société viennoise. Hofbauer intéressa tous ceux qui y fréquentaient au sort des Églises d'Allemagne. En relation avec Schlegel et Helfferich qui étaient à Francfort au siège de la Diète fédérale, il ne cessa de contrecarrer l'action de Wessenberg qui tendait à la conclusion pour toute l'Allemagne d'un concordat d'inspiration étatiste. A plus d'une reprise le zélé défenseur des intérêts catholiques intervint pour écarter des sièges épiscopaux des candidats qu'il jugeait dangereux. Ce fut ainsi qu'il réussit à empêcher Wessenberg de devenir évêque de Constance, Sailer, évêque d'Augsbourg. Il semble bien qu'en ce qui concerne ce dernier, Hofbauer fit preuve d'une trop grande intransigeance; les critiques qu'il formulait contre ce professeur de théologie qu'il évitait un peu trop, à son gré, les polémiques confessionnelles, dépassèrent sans doute la mesure; son biographe le reconnaît; elles eurent du moins cet effet d'obliger Sailer à sortir de son étrange réserve sur bien des points, et de prendre définitivement parti.

Le sceptique chancelier d'Autriche Metternich pouvait se railler des « Chateaubriands ecclésiastiques » groupés autour de Hofbauer et de Penckler. Ce n'en fut pas moins un spectacle bien fait pour surprendre une société très pénétrée des conceptions rationalistes et joséphistes du XVIII[e] siècle, que celui de cette élite de laïques distingués par leur situation, leur talent, devenant les champions de l'idéal catholique. Il y avait donc encore des hommes pour qui la religion n'avait pas à rester confi-

née dans la sphère de l'activité privée mais devait tout pénétrer : les individus, l'État, la société, l'humanité. Le joséphisme bureaucratique était assurément trop profondément enraciné pour que l'État autrichien consentît à organiser ses relations avec l'Église suivant une orientation nouvelle. Quel succès n'était-ce pas cependant que d'avoir donné à quelques-uns, et non des moindres par leur valeur intellectuelle et morale, le désir de rendre à l'État son caractère chrétien?

De ce résultat le principal mérite revient à saint Clément Hofbauer. « Il va sans dire, écrit le Père Hofer, que tout cela n'est pas l'œuvre exclusive de notre saint. Qui voudrait exposer en détail la vie catholique à Vienne au début du XIX^e^ siècle ne pourrait passer sous silence les collaborateurs de Hofbauer pas plus que les facteurs généraux qui favorisèrent son action. Mais il a certainement contribué plus que tout autre à donner le branle; il est devenu le centre naturel des initiatives prises sous son impulsion. Il a tenu en éveil ces bons mouvements; il les a entretenus, fortifiés et concentrés en vue d'une action commune » (p. 354).

***

Une des grandes leçons qui se dégagent de cette vie, c'est qu'il faut travailler, peiner sans attendre le succès. A n'envisager que les résultats apparents, saint Clément Hofbauer a échoué dans toutes ses entreprises; aucune de ses fondations ne s'est perpétuée. Quand il mourut, savait-il si celle qu'il aurait été autorisé à faire aurait eu beaucoup plus d'avenir que celles qui avaient précédé? Sans doute avait-il réussi à ramener à Dieu beaucoup d'âmes. Mais les maux contre lesquels il n'avait cessé de lutter, n'en continuaient pas moins à exercer leur pernicieuse influence. Il n'en a pas moins laissé de grandes œuvres. De la modeste congrégation de saint Alphonse il

a fait un grand Institut. Il a été en même temps un des meilleurs ouvriers de la rénovation catholique qui s'accomplit en Autriche au XIX^e^ siècle. Il n'était que juste qu'en 1914, à la veille de la guerre mondiale où devait sombrer la grande Autriche, Pie X eût donné pour patron à la ville de Vienne celui qui au début du XIX^e^ siècle avait été son principal apôtre.

A. Leman.

Prière à la très Sainte Mère de Dieu (1)

O très Sainte Mère de Dieu, Vierge ma Souveraine,
Plus sublime que les Anges et les Archanges
Et plus noble que toute créature,
Objet de grande admiration pour les Anges,
Noble sujet de prédication pour les Prophètes,
Très glorieuse louange des Apôtres,
Suprême ornement des Hiérarques,
Solide affermissement des Martyrs,
Dans la voie du salut guide des Moines,
Tempérance sans faiblesse des Ascètes,
Pureté et gloire des Vierges.
O douce joie des mères,
Lumière et édification des enfants,
Ressource des veuves et des orphelins,
Vêtement de ceux qui sont nus,
Santé des malades,
Liberté des captifs,
Sécurité de ceux qui naviguent sur mer,

(1) Cette prière est extraite du livre des « akathistes » imprimé à la Laure de l'Assomption de Podchajef en Volhynie en 1905. L'akathiste est un office célébré en l'honneur du Sauveur, de sa sainte Mère ou d'un saint et qui se compose de toute une série d'antiennes — 24 en général, nombre correspondant à celui des lettres de l'alphabet grec par lesquelles débute chacune des antiennes — et de prières, chantées ou lues devant l'Icone de celui que l'on veut honorer. Pendant la célébration de cet office on ne doit pas s'asseoir (cf. le grec ἀκάθηστος, sous-entendu ὕμνος, c'est-à-dire chant pendant lequel on ne s'assied pas).

Port inaccessible à la tempête pour les naufragés,
Guide facile à suivre de ceux qui se sont égarés,
Route d'un passage aisé pour les voyageurs,
Délicieux repos des travailleurs,
Pour ceux que le malheur frappe secours rapide,
Protection, refuge des outragés,
Espoir des désespérés,
Assistance assurée de ceux qui implorent.
O trésor inépuisable des pauvres,
Constante consolation des attristés,
Aimable apaisement de ceux qui sont objet de haine,
Salut des pécheurs, que vous attachez à Dieu,
Solide protection de tous les vrais croyants,
Aide et protectrice invincible.

Par vous, ô notre Souveraine, l'Invisible s'est rendu visible ;
Nous vous adressons nos prières, ô Notre-Dame, nous vos serviteurs pécheurs.
O très favorable et merveilleuse lumière de l'esprit,
Reine qui avez enfanté le Christ-Roi, notre Dieu, Source universelle de vie,
Glorifiée par les cieux et louée sur terre ;
Esprit angélique, radieuse étoile,
La plus sainte d'entre les saints,
Reine des rois, Souveraine de toutes les créatures,
Vierge très belle, Épouse immaculée,
Palais du Saint-Esprit, Autel tout enflammé de l'invisible Roi,
Arche céleste, Tabernacle du Verbe de Dieu,
Char de feu, Lieu de repos du Dieu vivant,
Ineffable sanctuaire où s'est formé le Corps du Christ,
Nid de l'Aigle céleste,
Tourterelle à la voix harmonieuse,
Douce, paisible et tendre colombe,
O Mère très aimante, abîme de bonté
Qui chassez le nuage de la colère de Dieu,
Profondeur insondable, ineffable mystère,
Merveille incompréhensible,

Temple non fait de main d'homme de l'unique Roi des siècles,
Encensoir odoriférant, Pourpre d'honneur,
Porphyre, véritable œuvre d'art, Paradis spirituel,
Branche du jardin aux fruits de vie,
Fleur admirable, source pour nous de joie céleste,
Vigne salutaire, Coupe du Roi des cieux
Où l'Esprit-Saint versa le vin de l'inépuisable grâce,
Médiatrice de la Loi, Principe de la vraie foi au Christ,
Colonne inébranlable, Perte des hérétiques,
Glaive de la fureur divine contre les impies,
Frayeur des démons, Victoire assurée dans les combats,
De tous les chrétiens vraie Protectrice
Et du monde entier glorieux salut.

O très miséricordieuse Souveraine,
O Vierge Reine Mère de Dieu,
Entendez nos prières et montrez votre bonté à vos fidèles ;
Priez votre Fils de nous délivrer de tout mal,
Gardez notre demeure et toute demeure,
Cette ville et ce pays des croyants
Et tous ceux qui pieusement ont recours à vous
Et qui invoquent votre saint nom,
Gardez-les de tout mal, ruine, famine,
Tremblement, déluge, incendie, massacre,
Invasion étrangère et guerre civile,
De toute maladie et de toute calamité,
Afin que vos serviteurs ne meurent
Ni de blessures, ni de menaces,
Ni de la peste, ni d'aucun juste effet de la colère divine.
Veillez sur nous et sauvez-nous dans votre bonté,
O Souveraine, en priant pour nous ;
Obtenez-nous un air salubre
Si utile au temps de la moisson ;
Soulagez, rétablissez, prenez en pitié,
O très compatissante Souveraine, glorieuse Mère de Dieu,
Ceux qui sont dans l'infortune et le besoin.

Souvenez-vous de vos serviteurs,
Ne méprisez pas nos larmes et nos soupirs,
Dans votre miséricordieuse bonté renouvelez-nous,
Afin que, pleins de reconnaissance et consolés,
Nous nous tournions vers Vous comme vers notre Protectrice.
Laissez-vous attendrir, ô très sainte Souveraine,
Sur vos serviteurs impuissants, Vous notre espérance ;
Réunissez ceux qui sont séparés,
Ramenez sur la voie droite les égarés,
Rappelez à la sainte foi des pères ceux qui l'ont abandonnée,
Soutenez la vieillesse, éclairez la jeunesse,
Enseignez les enfants, glorifiez ceux qui vous exaltent ;
Surtout protégez l'Église de votre Fils,
Donnez-lui de longs jours.

O miséricordieuse, très miséricordieuse Reine du ciel et de la terre,
Mère de Dieu toujours Vierge, par votre intercession
Ayez pitié de nos pieux Souverains...
Du palais, de toute l'armée,
Et de tous les chrétiens orthodoxes.
Prenez-les sous la sauvegarde de votre bonté,
De votre robe sainte faites-leur un rempart
Et priez Celui qui s'est incarné en vous,
Le Christ notre Dieu,
De nous revêtir de la force d'En-Haut
Contre tous nos ennemis, visibles et invisibles,
De race étrangère ou de même race,
Qui s'arment contre nous et contre notre foi orthodoxe.
Sauvez aussi et prenez en pitié, ô Souveraine,
Toute la sainte hiérarchie, les très saints
Métropolites, archevêques et évêques orthodoxes,
Les prêtres et les diacres et tout le clergé, les fidèles
Qui s'inclinent et qui prient devant votre Icone sainte.
Daignez jeter sur tous un regard, celui de votre miséricordieuse protection,
Retirez-nous de l'abîme du mal,

Illuminez les regards de notre cœur de la flamme du salut ;
Soyez-nous miséricordieuse ici-bas
Et au jugement dernier suppliez pour nous votre Fils ;
Ceux de vos serviteurs qui sont morts pieusement
Unissez-les dans la vie éternelle
Aux Anges et aux Archanges, à tous les Saints
Afin qu'ils se tiennent à la droite de votre Fils, notre Dieu ;
Par votre intercession faites que tous les chrétiens orthodoxes
Vivent avec le Christ et se réjouissent
Avec les Anges dans les demeures célestes.
Car vous êtes, ô Souveraine,
La gloire des cieux et l'espoir de la terre.
Vous êtes notre espérance,
La défense de tous ceux qui accourent vers vous
Et implorent votre sainte protection,
Vous êtes notre fervente médiatrice
Auprès de votre Fils, notre Dieu.
Puissante est votre prière maternelle
Pour apaiser le Maître ;
Nous appuyant sur votre intercession
Nous osons nous approcher, bien qu'indignes,
De l'autel de ses saints et vivifiants mystères.

Voici votre très sainte Icone
Et dans vos bras, sur l'Icone, le Tout-Puissant ;
Cette vue nous réjouit, pécheurs,
Avec attendrissement nous tombons à terre,
Pleins d'amour nous embrassons cette Image
Dans l'espoir que par vos saintes et amicales prières
Nous atteindrons à la céleste et éternelle vie
Et que sans crainte nous nous tiendrons au jour du jugement
A la droite de votre Fils, notre Dieu,
Lui rendant gloire conjointement avec le Père éternel
Avec le saint, bienfaisant, vivifiant et consubstantiel Esprit,
Dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Le culte perpétuel de messes pour la pacification du monde

Si scires donum Dei !

Si nous savions quel don de Dieu est le sacrifice de la messe, nous nous y unirions plus intimement.

Il y eut un an le 21 juillet dernier, était canoniquement érigée en la grotte de Sainte-Madeleine à la Sainte-Baume (Var), par Monseigneur de Fréjus, une pieuse association, *l'Union eucharistique dans le sang rédempteur*, qui a surtout pour but d'assurer un culte perpétuel de messes pour la pacification du monde. Nous voudrions ici exposer brièvement l'intention principale, les moyens, les premiers résultats de cette pieuse union, que S. Ém. le Cardinal Secrétaire d'État vient d'encourager au nom du Saint-Père, par une très belle lettre adressée à Monseigneur de Fréjus. Nous la reproduisons à la fin de cet article, après avoir montré comment cette croisade internationale de prières répond à l'un des plus grands besoins de l'heure actuelle.

***

Les grandes nécessités de l'heure présente

On ne cesse de parler du désarroi universel, qui provient de ce que les individus, les familles, les peuples

veulent vivre à leur guise, sans souci de la loi de Dieu, et mettent leur fin dernière dans la jouissance terrestre, en renversant complètement l'échelle des valeurs ou, comme on disait autrefois, la subordination des fins.

A la place du *précepte suprême* : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même », on voit régner presque partout *la concupiscence de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie*, pour parler comme l'apôtre saint Jean. C'est la ruine de la vie morale individuelle, familiale et sociale.

On oublie l'immense différence qui sépare les biens spirituels et les biens matériels. On ne veut plus se rappeler que la poursuite des mêmes biens spirituels *unit* les hommes profondément et leur donne la paix, tandis que la recherche égoïste et effrénée des biens matériels les *divise*. Il est clair pourtant, comme l'ont dit souvent saint Augustin et saint Thomas, que les *mêmes biens matériels, à l'opposé de ceux de l'esprit, ne peuvent en même temps appartenir intégralement à plusieurs*. La même maison, la même terre, ne peuvent simultanément appartenir en totalité à plusieurs individus, ni le même territoire à plusieurs peuples. D'où l'âpre conflit des intérêts, lorsqu'on met fiévreusement sa fin dernière en ces biens inférieurs, qui nous divisent au lieu de nous unir.

Au contraire, saint Augustin y insiste souvent, *les mêmes biens spirituels peuvent appartenir simultanément et intégralement à tous et à chacun*, sans que personne nuise à la paix des autres (1). Ces biens de l'esprit et de l'âme, nous les possédons même d'autant mieux que nous sommes plusieurs à en jouir ensemble. Nous pouvons ainsi posséder tous simultanément, sans nous gêner

(1) S. Thomas cite souvent cette pensée chère à saint Augustin : cf. I^a II^ae, q. 28, a. 4, ad 2; III^a, q. 23, a. 1, ad 3 : « Bona spiritualia possunt simul a pluribus (integraliter) possideri, non autem bona corporalia. »

les uns les autres, la même vérité, la même vertu, le même Dieu. Ces biens spirituels sont assez riches et universels pour appartenir en même temps à tous et pour combler chacun de nous. Tandis qu'on perd l'argent qu'on donne ou que l'on dépense, on ne perd pas Dieu en le donnant aux autres, on le possède même d'autant mieux.

N'est-ce pas la grande vérité que le monde oublie et que l'Évangile exprime simplement en ces termes : *Cherchez le royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroît* (Matth., VI, 33)?

Tandis que les biens matériels divisent les hommes d'autant plus qu'on les recherche pour eux-mêmes avec plus d'avidité, les biens spirituels unissent les hommes d'autant plus profondément qu'on les aime davantage : ils donnent la paix, ou la tranquillité de l'ordre établi par Dieu.

Lorsqu'on rejette la loi de Dieu, lorsqu'on cesse de le chercher, lui, le Bien suprême, on se précipite sur les biens terrestres ; on croit compenser par le nombre la pauvreté de ces biens infimes; on veut les multiplier, on construit des machines toujours plus perfectionnées pour produire toujours davantage. Et qu'arrive-t-il? Cette surproduction ne peut s'écouler, elle devient inutilisable; alors le producteur ne peut plus vendre ses produits, et l'ouvrier se voit sans travail, comme il arrive dans le chômage actuel, qui n'est plus seulement une crise, mais qui tend à devenir un état. La poursuite exclusive des biens terrestres conduit au désordre général, parce qu'on a rejeté le principe même de l'ordre : le précepte suprême de la loi divine, qui est celui de l'amour de Dieu et des âmes en Dieu.

*
* *

L'orgueil et la passion portent parfois ce désordre à de telles extrémités que les fondements de toute vie sociale sont bouleversés, comme on le voit en Russie, au Mexique,

et comme on a pu le voir pendant la révolution espagnole.

Comme le dit le bulletin de *l'Union Eucharistique* : « Parmi les plaies ouvertes sur le corps mystique du Christ, la plus vive, la plus douloureuse, est actuellement la Russie, foyer ardent d'une campagne athéiste, qui tend manifestement à se propager de la Russie en Europe et dans le monde entier.

« En face de cette plaie béante et combien profonde comment rester indifférent?

« Le Mexique sollicite à son tour notre compatissante pitié; bien des âmes y souffrent et depuis longtemps! Là encore, c'est la lutte contre Dieu, son règne dans le monde, sa vie dans les âmes.

« L'Espagne, restée jusqu'ici la nation catholique par excellence, traverse à l'heure actuelle une crise redoutable... »

Les circonstances de l'assassinat récent du chancelier Dollfuss, noble et très chrétien défenseur de l'indépendance autrichienne, montre à quel point sont bouleversées les nations européennes.

Dans ce désarroi général à qui recourir?

***

La paix du Christ par l'union au saint sacrifice

Le Seigneur à l'heure actuelle montre aux hommes combien ils se trompent en voulant se passer de Lui, et en mettant leur fin dernière non pas en Lui, souverain Bien toujours immuable, mais dans la jouissance des biens qui passent.

Sa Sainteté Pie X, de glorieuse mémoire, avait pris pour devise : « *Tout restaurer dans le Christ.* » Notre Saint-Père le Pape Pie XI a pour programme « *La paix du Christ dans le règne du Christ* ». C'est l'abrégé de la prédication de saint Paul, qui écrivait : « *C'est Jésus-Christ*

lui-même qui est notre Paix... Lui qui nous a réconciliés avec Dieu par la croix en détruisant sur elle l'inimitié (Ephés., II, 14-16). « *Dieu a voulu réconcilier toutes choses avec lui-même, en faisant la paix par son sang sur la croix* » (Col., I, 20).

Or dans la vie du Sauveur l'acte rédempteur par excellence est le sacrifice de la Croix. Et celui-ci continue en substance d'une façon sacramentelle sur nos autels, par l'immolation non sanglante du sacrifice de la Messe.

Tandis que la recherche déréglée des biens matériels nous *divise*, l'Eucharistie, « *sacrement de l'unité*, » doit nous unir tous, comme les membres du corps mystique du Christ, en nous assimilant à Lui. Saint Paul y insiste constamment dans ses Épîtres. Plus que tout autre acte du culte, le sacrifice de la messe nous rappelle qu'il doit y avoir entre tous les hommes *unité de foi, d'espérance, de charité, de culte, de nourriture, unité de vie, unité de fortune*, les mérites du Christ, *unité d'héritage*, la vie éternelle.

Comme lorsqu'en redisant *avec amour* l' « Ave Maria » on ne se répète jamais, comme on peut relire tous les jours sans se lasser le Prologue de l'Évangile de saint Jean, ainsi on peut approfondir chaque jour un peu plus le mystère de la messe et son identité substantielle avec le sacrifice de la Croix. On redit les mêmes mots, mais la foi qui grandit en pénètre le sens chaque jour davantage.

C'est *la même victime* qui y est offerte qu'à la croix : le corps et le sang du Sauveur. C'est *le même prêtre principal* qui l'offre, Jésus prêtre pour l'éternité. Il continue de s'offrir par la voix de ses ministres. *C'est le même acte intérieur d'oblation* qui dure toujours au cœur du Christ; et si le ministre est parfois quelque peu distrait, le Prêtre principal ne l'est pas. Si le ministre s'arrête un peu trop à tel ou tel détail extérieur du culte, le Prêtre principal va toujours au fond de ce mystère, de ce sacrifice d'adoration, de supplication, de réparation et d'action de grâces.

C'est lui le Sauveur qui, à chaque messe, veut actuellement donner et qui donne aux paroles de la consécration *la force de transsubstancier* la substance du pain en celle de son corps, la substance du vin en celle de son précieux sang; et par là même *il continue de s'offrir* d'une façon sacramentelle jusqu'à la fin du monde (1). C'est bien là ce qu'enseigne le saint Concile de Trente (2).

Le sacrifice de la Messe a ainsi une *valeur infinie*, parce que c'est la même victime qu'à la croix, le même prêtre principal, le même acte intérieur d'oblation, acte théandrique de la sainte âme du Verbe fait chair. La personnalité du Verbe donne à cette oblation une valeur rigoureusement infinie.

Cet acte intérieur, qui est comme l'âme du sacrifice de la Messe, *est la plus grande et la plus efficace des prières* d'adoration, de supplication, de réparation et d'action de grâces. Et c'est à elle qu'il faut recourir, particulièrement dans le désordre et les angoisses de l'heure présente.

L'esprit du mal qui travaille à augmenter ce désordre, ne redoute rien tant qu'une messe, surtout lorsqu'elle est célébrée avec grande ferveur et que beaucoup s'y unissent avec esprit de foi.

Le bulletin de l'Union Eucharistique insiste particulièrement sur ce point : « Lorsque l'ennemi du bien se heurte à quelque insurmontable obstacle, c'est que, dans une église, un prêtre faible et pauvre (conscient de son indigence) a offert avec foi la très puissante hostie et le sang rédempteur. »

(1) *Jésus veut actuellement* à chaque messe *la transsubstantiation et par sa volonté divine* et *par sa volonté humaine*. Par sa volonté divine il en est la cause principale, par sa volonté humaine il en est la cause instrumentale, parfaitement consciente. Et il lui suffit d'un seul et même acte de volonté, qui se continue, pour vouloir les messes qui se célèbrent tout le long du jour.

(2) « C'est la même victime, dit-il, c'est le même Prêtre, qui s'est offert sur la Croix et qui s'offre maintenant par ses ministres; seul le mode d'oblation diffère »; il était sanglant sur la croix, il ne l'est plus sur l'autel, car Jésus ressuscité ne meurt plus.

L'immolation sacramentelle de la Messe nous rappelle l'immolation sanglante du Calvaire et nous en applique les fruits régénérateurs. Ainsi jusqu'à la fin du monde les différentes générations humaines doivent venir s'abreuver à cette source de grâces toujours nouvelles qui ne saurait tarir. Elle déverse sur nous les fruits des mérites de la passion et de la mort du Sauveur, les fruits de son précieux sang, répandu pour nous.

*
* *

Nécessité de s'unir par une oblation personnelle à l'oblation intérieure toujours vivante au cœur du Christ

Mais il importe que le ministre et les fidèles s'unissent par une oblation personnelle à celle du Sauveur.

Pour chacun de nous c'est un devoir d'offrir notre cœur et toute notre âme à Dieu pour répondre à ce que demande le précepte suprême : « Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit. » Quoi de plus clair? C'est là le plus grand devoir et aussi la source du bonheur vrai, toujours durable, puisqu'un pareil acte nous mérite la béatitude éternelle.

Cet acte nous ne pouvons le faire par nous-mêmes, mais seulement par la grâce de Jésus-Christ, par celle qui est le fruit de son précieux sang. Aussi, devons-nous nous offrir à Dieu, en accomplissant ses préceptes, par Jésus-Christ, avec Lui et en Lui. Nous devons le faire surtout en assistant à la sainte messe, au moment de la consécration et à celui de la communion. Et toute notre journée doit être sous l'influence des grâces reçues pendant la messe du matin, qui ouvre sur nous les eaux vives de la source qui doit vivifier tous nos actes.

L'auteur de l'*Imitation* l'a admirablement exprimé au livre IV, ch. VIII :

Jésus-Christ : Comme je me suis offert volontairement à

mon Père, les bras étendus et le corps nu sur la croix, pour les péchés du monde, en sorte qu'il n'est rien demeuré en moi qui n'ait été offert dans ce sacrifice de votre réconciliation ; ainsi vous devez vous offrir tous les jours volontairement à la messe comme une oblation pure et sainte, avec toutes vos facultés et toutes les affections de votre cœur.

... Tout ce que vous me donnez, sans vous donner vous-même, ne m'est rien, parce que *c'est vous et non pas vos dons que je cherche.* Comme vous ne seriez pas heureux, si possédant tout le reste, vous ne m'aviez pas ; ainsi rien de ce que vous me donnez ne peut me plaire sans l'offrande de vous-même. Offrez-vous à moi, donnez-vous tout entier pour Dieu, votre oblation sera bien reçue...

Je vous ai aussi donné en nourriture tout mon corps et tout mon sang, afin que je fusse tout à vous et que vous fussiez tout à moi. Mais si vous demeurez en vous-même et ne vous abandonnez pas de cœur à ma volonté, ce n'est point là une oblation entière et il n'y aura point entre nous d'union parfaite.

Au chapitre suivant de l'*Imitation,* le fidèle répond :

Je m'offre à vous aujourd'hui, Seigneur, dans la simplicité de mon cœur. Je me constitue pour toujours votre serviteur fidèle ; je m'offre à vous en hommage et en sacrifice de louange perpétuelle. Recevez-moi avec la sainte oblation de votre corps sacré...

Seigneur, je mets sur votre autel de propitiation tous les péchés que j'ai commis devant vous... ; afin que vous les consumiez tous par le feu de votre charité, que vous effaciez toutes les taches de mes iniquités...

Je vous offre aussi le peu de bonnes œuvres que j'ai faites, tout imparfaites qu'elles sont, afin que vous le sanctifiiez vous-même... Je vous offre tous les saints désirs des âmes vertueuses, les besoins de mes parents et amis... Je vous offre mes prières et cette hostie de propitiation pour ceux qui m'ont offensé en quelque chose, qui m'ont contristé, blâmé, et aussi pour tous ceux que j'ai offensés, chagrinés, blessés, scandalisés, de propos délibéré ou sans y penser, afin que vous nous pardonniez à tous nos péchés

et nos offenses mutuelles. Seigneur, ôtez de nos cœurs tout ce qui blesse la charité et rendez-nous tels que nous soyons dignes de recevoir votre grâce en ce monde et la vie éternelle dans l'autre.

***

Cette oblation de nous-même au saint sacrifice de la messe a été particulièrement recommandée par S. S. Pie XI dans l'Encyclique *Miserentissimus Redemptor* en ces termes si expressifs :

> Plus notre oblation et notre sacrifice ressembleront au sacrifice du Christ, autrement dit, plus parfaite sera l'immolation de notre amour-propre et de nos convoitises, plus la crucifixion de notre chair réalisera cette crucifixion mystérieuse dont parle l'Apôtre et plus abondants seront les fruits de propitiation et d'expiation que nous recueillerons pour nous et pour les autres...

Voilà la doctrine qu'ont profondément vécue les grands serviteurs de Dieu qui ont été béatifiés et canonisés ces derniers temps. Le nombre de ces béatifications de saints modernes est impressionnant, il y a là une superbe efflorescence de sainteté; elle montre que les deux plateaux de la balance du bien et du mal s'équilibrent, et que même celui du bien l'emporte sur l'autre; c'est pourquoi le monde continue à vivre, malgré les désordres de l'heure actuelle.

L'Union Eucharistique nous exhorte à vivre nous aussi notre journée en esprit d'union au Prêtre éternel qui ne cesse de s'offrir pour nous. Par l'acceptation généreuse des peines quotidiennes unissons-nous aux messes célébrées incessamment. Faisons nous-mêmes célébrer des messes. Offrons souvent à Dieu le précieux sang de son Fils pour la conversion des pécheurs et la pacification du monde.

Le bulletin de l'Union Eucharistique, publié en français, a été traduit en italien, en espagnol, en portugais, en polonais, en anglais, et se répand ainsi en divers pays de l'Europe, aussi en Afrique, en Amérique, notamment au Brésil et en République Argentine; il commence à pénétrer en Extrême-Orient :

L'an passé les Carmélites françaises ont fait célébrer plus de 600 messes pour la pacification du monde; le Saint-Père a daigné en exprimer sa joie en recevant l'album qui lui a été offert en souvenir de ces messes dont la célébration continue (1).

Le 3 août dernier, S. Ém. le Cardinal secrétaire d'État voulait bien écrire à Monseigneur de Fréjus cette lettre qui est le plus haut encouragement que puissent souhaiter les membres de l'Union :

Segreteria di Stato
di Sua Santità — Dal Vaticano, le 3 août 1934.

Excellence Révérendissime,

L'accueil qui a été réservé en France et ailleurs, un peu partout, à la pieuse association de l'*Union Eucharistique*, ne pouvait pas laisser indifférent le Père commun dont la confiance dans la prière — la force toute-puissante pour la faiblesse humaine — est d'autant plus vive que les circonstances sont plus difficiles et les grâces à obtenir sont plus urgentes.

C'est donc de tout cœur que Sa Sainteté se réjouit d'une si belle initiative et lui souhaite de se répandre de plus en plus dans le monde pour lui servir de rempart et l'aider

(1) Cet album avait été enluminé par le Carmel de Vienne, qui a très activement contribué à obtenir la célébration de ces messes. Signalons, en passant, que, dans le diocèse de Grenoble, depuis janvier 1932, chaque prêtre est convié à célébrer une messe mensuelle pour la paix du monde, à dire aux bénédictions du Saint-Sacrement la prière *Tua est potentia...* et les fidèles à réciter le chapelet le samedi à la même intention.

dans l'expiation. En même temps il forme le vœu que les fidèles s'y associent avec un grand esprit de foi par une oblation personnelle selon les fins du sacrifice. Et dans le vif espoir qu'à cette puissante croisade spirituelle soit assuré le plein succès pour le salut de l'humanité, envoie de tout cœur à tous les associés et avant tout aux zélés promoteurs de l'œuvre, ainsi qu'à Votre Grandeur elle-même, la Bénédiction Apostolique.

E. Card. Pacelli.

La bénédiction du Souverain Pontife attirera certainement des grâces nouvelles sur cette œuvre internationale dont l'esprit est si parfaitement exprimé en ce paternel encouragement. Les membres de l'Union le reçoivent avec la plus profonde gratitude et tâcheront d'y répondre de mieux en mieux par leur zèle.

En Italie, comme en France, des couvents de différents Ordres s'unissent à ce mouvement de prière, notamment plusieurs monastères de la Chartreuse, du Carmel, de la Visitation, de l'Ordre de saint Dominique. Les Pères blancs en Afrique s'y intéressent particulièrement. Ainsi se réalise une idée chère au Père Charles de Foucauld qui offrait souvent le sacrifice de la messe pour éclairer et fortifier les âmes des incroyants que l'apostolat ne pouvait encore atteindre. Il vint plusieurs fois prier à cette intention à la grotte de la Sainte-Baume. Maintenant ce sanctuaire est devenu le centre principal de cette Union Eucharistique dans le sang rédempteur, qui paraît appelée à un vrai rayonnement dans le monde.

La Vie Spirituelle aura l'occasion d'y revenir.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange.

La pré-formation des catéchistes auxiliaires

L' « OEuvre des œuvres »! Le public chrétien sait ce que désigne cette expression, le catéchisme a cause gagnée à ses yeux depuis longtemps. Trop longtemps, dirait-on presque. Il s'est établi une sorte de tradition, de routine apostolique qui empêche de « repenser » la situation. Le problème catéchistique existe, certes, pour les dirigeants; il n'est pas soupçonné d'une notable partie du public qui leur fournit les indispensables auxiliaires. Le besoin qu'on a d'elles est le plus grave obstacle à leur adaptation. Ne sont-elles pas sûres d'être agréées dès qu'elles offriront leurs services? Personne ne leur demandera : « Savez-vous *faire* le catéchisme? » « Faire le catéchisme... », expression courante qui d'ailleurs ne trompe personne; cela consiste à s'asseoir devant une rangée d'enfants munis de petits livres : on leur a donné à apprendre une leçon qu'ils devraient savoir; ils ne la savent pas, il faut donc qu'ils l'apprennent, la dame y veillera, puis fera réciter, puis donnera des notes.

Le premier pas dans le bon chemin

Je suis intimement convaincue — je voudrais savoir le dire en termes neufs et le répéter à travers toute la France — que le catéchisme bien fait est le premier pas, non pas suffisant mais indispensable, dans la voie de notre redressement religieux. On pourrait remonter plus haut, jusqu'à l'enfant au berceau, et dire : le premier pas, c'est la mission de la mère. Sans doute, mais la mère d'aujourd'hui nous échappe; la mère de demain, la voici : c'est la jeune fille catéchiste. Qu'elle prenne les enfants mal commencés, qu'elle aide à l'œuvre urgente du catéchisme bien fait tout en se formant elle-même; les berceaux seront à sa charge tout au sortir de cette école : l'œuvre de redressement se continuera

par l'œuvre de la première formation, évidemment plus efficace encore. A quelque degré qu'on envisage la question, on peut donc dire : le catéchisme bien fait, c'est le premier pas, non pas suffisant mais indispensable; le second pas étant la persévérance; le troisième le jocisme, le scoutisme, les équipes sociales, etc... Toutes les œuvres de jeunesse se recrutent parmi nos anciens élèves des catéchismes; pour trop d'entre eux, c'est un redressement encore qu'elles ont à opérer, parce que la formation religieuse a été mal adaptée, mal reçue, inopérante. Mais il est bien tard... Peut-on compter sur des « conversions » en masse, profondes et solides, à l'âge du jocisme?

Le catéchisme bien fait, c'est la première communion — bien faite — à sept, huit, neuf ans; c'est la vie eucharistique des petits enfants soutenue et encadrée jusqu'à la rénovation; c'est la doctrine religieuse montrant sa vitalité et son actualité et pénétrant, par le matériel d'instruction mis entre les mains des petits, dans les foyers populaires; le catéchisme bien fait, c'est l'intérêt vivant des choses religieuses empoignant les enfants et débordant leurs groupes. Et c'est la persévérance amorcée. Il n'y a pas d'œuvre plus complète et plus exigeante que le catéchisme bien fait. Quand le personnel fait défaut, ou n'est pas apte, c'est un manque à gagner incalculable.

Mais le peuple fidèle s'en rend-il compte?

Les œuvres de jeunesse provoquent son dévouement.

Les œuvres d'enfance l'attendent, comme tout ce qui est d'enfance.

J'expliquerai cette différence par une comparaison.

Quand vous constatez qu'une mère de huit enfants ne se fait pas obéir des grands de dix ou douze ans, vous avez les plus grandes peines à lui démontrer que si elle élève maintenant les plus jeunes comme elle a fait jadis des autres, tous lui échapperont; et que ce n'est pas au bout de dix ans qu'il faut apercevoir les difficultés de l'éducation. Au bout de dix ans de mauvaise méthode, elles crèvent les yeux, on est bien contraint de les voir, de les sentir, alors on commence à lutter; mais à lutter contre les aînés, à se poser les problèmes qui concernent les aînés; pendant ce temps les petits poussent, et la mère ne cherche pas à « faire difficilement » la tâche qui les concerne, et qui semble facile : une

tape, une menace, une cajolerie, et tout se règle sans grande dépense.

Ainsi en est-il des œuvres d'enfance. Si l'on y donnait tous ses soins, les œuvres de jeunesse n'en marcheraient que mieux. Mais les œuvres de jeunesse mal préparées donnent beaucoup de peine, requièrent beaucoup de dévouement, ne recrutent qu'une minorité; la jeunesse qui n'en fait pas encore partie est insupportable, dangereuse; on désire ardemment l'encadrer; pendant ce temps, les œuvres d'enfance, provisoirement plus faciles, se font au petit bonheur, suivant les ressources dont on dispose encore, comme temps, comme personnel, comme locaux et matériel.

Ce tableau ne prétend pas dépeindre une situation générale, mais seulement attirer l'attention sur une tendance naturelle qui, en trop d'endroits, entraîne à plus ou moins sacrifier l'Œuvre des œuvres.

Les exigences de l'œuvre catéchistique

Faire difficilement une tâche facile...

C'est parce qu'elles ne se sentent pas à la hauteur des tâches évidemment difficiles — captiver, retenir, former la jeunesse — que beaucoup d'auxiliaires-catéchistes se sont rabattues sur celle qui leur paraissait facile.

Or, et tel est l'objet précis de cette étude, il importe de leur apprendre à la faire difficilement; si les enfants passifs consentent à apprendre un texte qu'ils ne comprennent pas, qu'elles leur insufflent le désir de le comprendre; si, obligés, ils viennent au catéchisme sans résistance, qu'elle crée en eux le *besoin* d'y venir; s'ils se confessent par routine et envisagent la communion solennelle comme un couronnement d'études, qu'elles leur communiquent le feu sacré, la joie des sacrements, la faim de l'Eucharistie.

Mais si l'on dit ces choses une fois à des jeunes filles qui, au sortir de leurs années d'études, songent à offrir leurs services au clergé des paroisses, elles les écouteront sans bien comprendre, comme une recommandation opportune et générale, comme une autre manière de dire : « Dévouez-vous, Mesdemoiselles, dévouez-vous; vous travaillez pour le bon Dieu. » Après cela, on leur offrira une chaise devant un banc garni d'enfants, et on leur indiquera la page de leçon...

La routine continuera. Dévouez-vous... « Je veux bien me dévouer, mais comment? » Maintenant qu'elles sont entrées dans l'organisation elles disent : « C'est cela, se dévouer? ce n'est pas difficile. Ennuyeux quelquefois. Mais puisque c'est pour le bon Dieu! »

Il faudrait qu'elles se disent tout le contraire : « Ce n'est pas facile, mais comme c'est intéressant! »

C'est intéressant, donc je m'y donnerai; ce n'est pas facile, donc cela doit s'apprendre... comment et quand mettre ces deux idées dans la tête des jeunes filles?

Non pas quand elles commencent : *avant*.

Dans l'avenir, pour suivre jusqu'au bout les plus authentiques directions pontificales, on recrutera dans les milieux populaires eux-mêmes une grande partie des auxiliaires catéchistes de ces milieux. Il y faudra des écoles, de l'argent, toute une technique.

Aujourd'hui, le plus gros de l'effectif jeune sort des Institutions libres de jeunes filles. Nous ne parlerons pas ici des hommes-catéchistes, mouvement assez récent plein de ressource et d'avenir, mais qui obéit à des conditions sensiblement différentes.

Or la coutume s'établit en plusieurs endroits de faire connaître aux élèves de ces établissements, pendant leur dernière année d'études, les œuvres qui attendent des ouvrières : le louvetisme, par exemple, fait parfois de tels appels, quand des meutes sont menacées de dissolution, faute de cheftaines. Le louvetisme est muni d'une littérature captivante, dans laquelle un conférencier puisera les idées les plus capables de séduire, dans le meilleur sens du mot, un auditoire féminin jeune; il aura bien soin d'ajouter que s'engager dans le scoutisme pour « servir », c'est s'initier à un idéal et se plier à une méthode; il dévoilera quelques-uns des attraits de cet idéal et de cette méthode sans dissimuler qu'une fois engagée, la jeune fille devra beaucoup sacrifier d'elle-même. L'appel extérieur se muera, en plusieurs cœurs, en véritable appel intérieur.

N'est-il pas un peu dangereux d'employer ce procédé pour l'Œuvre des catéchismes et de dire aux jeunes filles, non pas bonnement : « Allez donc, deux fois par semaine, aider les prêtres à faire réciter le catéchisme », ce qui est vraiment sauver son âme à bon marché et ne se refuse guère, mais :

« C'est là l'Œuvre des œuvres », et de le prouver, et d'enflammer les cœurs? Rentrée chez elle, la jeune fille retrouvera son sang-froid; avec sa mère qui ne la laisse pas s'emballer, elle comptera les heures nécessitées par la continuation de certaines études, les cours de coupe, de musique et de danse, les sports, les visites et le ménage, et, si elle veut réserver cependant la part de l'apostolat à une œuvre des catéchismes exigeante, préférera un petit patronage-garderie du jeudi, une petite contribution personnelle à quelques ventes de charité, des distributions de tracts, que sais-je?

Le catéchisme veut des centaines de recrues; il ne faudrait pas décourager d'avance celles qui ne sauront pas réserver aux œuvres de zèle plus d'une heure ou deux de leurs semaines surchargées.

Ce raisonnement marque un manque de confiance que, délibérément, je veux négliger. Les meilleures jeunes filles, les plus studieuses, par ailleurs les plus attachées aux humbles tâches familiales et ménagères, sont celles qui savent le mieux aménager leur temps et donner aux œuvres ce que les œuvres réclament : en premier lieu, la ponctualité, la conscience. Les autres, qui s'encombrent de mille occupations secondaires et qui n'ont peut-être pas l'étoffe de vraies apôtres, pourtant, si on les agrège à un groupe bien organisé, stable, où la tâche est intéressante et d'un bon rendement, peuvent fort bien, après quelques tâtonnements et quelques reprises, s'obliger et obliger leur entourage à respecter leurs engagements; celles-là aussi feront de bon travail; et peu à peu, donnant de plus en plus à l'œuvre leur cœur et leur pensée, sans beaucoup grever leur budget « temps » elles assureront un meilleur service.

Montrer les exigences d'une œuvre, c'est peut-être éliminer d'avance de bons sujets dépourvus de temps, ou de l'habileté qui sait se faire du temps, mais c'est sûrement s'épargner les services de quelques indésirables comme j'en ai connu, que leurs mères elles-mêmes doivent pousser dans cette occupation bien notée : « Ma fille fait le catéchisme. »

Ne les regrettons pas; les premières parce qu'elles n'auraient pu persévérer, les secondes parce que c'est une sorte de scandale que de voir une œuvre sainte comme le catéchisme traitée avec désinvolture par des écervelées qui n'y apportent aucun esprit surnaturel.

En revanche, nous gagnerons des hésitantes. A dix-huit ans, une jeune fille sait-elle ce qu'elle est, ce qu'elle aime, ce qu'elle peut faire? Piquons d'abord sa curiosité, flattons son amour de la vie, de l'action, du nouveau; éveillons son sens de l'enfant; lions tout cela à son sincère amour du bien, à sa piété qui cherche où se poser, et voilà, parmi vingt jeunes filles plus ou moins engagées d'avance dans un programme de vie tracé par leurs familles, une, deux, trois, quatre apprenties-apôtres qui se disent : « L'année prochaine, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, je ferai le catéchisme »; comme d'autres se disent, à notre époque de self-government : « L'année prochaine, je commence mon droit », ou : « L'année prochaine, je ferai les sports d'hiver. »

L'apprentissage de l'apostolat catéchistique dans nos institutions libres

Pratiquement, comment concevoir cette amorce?

Qu'on me permette de suggérer, à titre d'exemple, un programme succinct comportant trois ou quatre causeries destinées aux grandes élèves des institutions libres et auxquelles seraient conviées non pas toutes les étudiantes de première, ou toutes les « philosophes », ou toutes les candidates au Brevet, mais toutes les jeunes filles dont la sortie est prévue pour la fin de l'année scolaire. Cours de pédagogie catéchistique? Non, en si peu d'heures on ne pourrait qu'exposer des généralités. Et cela paraîtrait à la fois scolaire et inutile à l'examen que beaucoup préparent. Plutôt qu'un cours, ce seraient quelques jalons posés à certains carrefours intéressants; qu'on les désigne, si l'on veut, sous une appellation qui rassurera tout le monde — les programmes n'invitent-ils pas à préparer à leur tâche les mères de demain? — « causeries d'éducation religieuse »; loyalement, dès le début, le conférencier ou la conférencière annoncerait son intention de parler surtout du catéchisme, ajoutant que l'œuvre des catéchismes est une bonne école d'apprentissage pour les futures éducatrices (comme on pourrait dire : vous devriez toutes faire du jardin d'enfants. Mais le jardin d'enfant est plus onéreux!). Au surplus, c'est une œuvre qui, entre toutes, mérite d'être aimée pour elle-même.

Assistance non obligatoire. Aucun travail exigé; les exer-

cices d'application indiqués resteront facultatifs, et d'ailleurs demandent peu de travail. On est prié de parler, d'interroger, de discuter en toute liberté.

Toutes les invitées ne viendront pas; cela vaut mieux. Dès la seconde causerie, les élèves trop sérieuses qui, plongées dans leurs études inhumaines, ont dit : « A la veille d'un examen, a-t-on le temps? » et les jeunes linottes toujours prêtes à déclarer : « Si ce n'est pas obligatoire, je n'y vais pas », savent par la voix publique, les unes qu'on y fait de la psychologie, les autres que c'est plutôt amusant qu'ennuyeux; si elles persistent à s'abstenir, c'est que la question de l'éducation religieuse est décidément dénuée pour elles de tout intérêt; plaignons leurs futurs enfants, non l'Œuvre des catéchismes qui, en toute hypothèse, n'a rien à attendre d'elles. Leur abstention, ce sera une garantie de vie et de chaleur parmi le groupe des fidèles.

Catéchisme... Hélas! dans certaines mémoires le mot n'évoque pas d'aimables souvenirs. Une classe comme les autres, moins appréciée que celle d'histoire ou de sciences naturelles. Si l'on a suivi les catéchismes paroissiaux, on se rappelle le petit public un peu figé où régulièrement l'on prenait place; une sagesse terne y était traditionnelle, on y recevait passivement une nourriture assez abstraite dans l'attente d'un dessert prévu, des histoires, des exemples, voire un paternel encouragement à rire un peu. Pour la piété, est-ce souvent au catéchisme qu'on en a senti la chaleur? Quant aux répétitions pour les petits de la Laïque, on s'est toujours félicité de n'y être pas condamnée.

Il s'agit, non de réchauffer ces souvenirs, mais de les éclipser en évoquant la salle de catéchisme idéale, la salle d'aujourd'hui ou de demain : non classe d'instruction, mais école de vie totale; et — pour borner notre étude à cette heure de la répétition qui est l'heure de service actif des « dames catéchistes », — lieu de rencontre entre de vraies femmes, de vrais enfants, une vraie religion, je veux dire une religion qui ne se tient pas dans les régions abstraites de l'esprit, mais une religion qui nous prend tout entier : imagination, sensibilité, volonté; qui insuffle des désirs réels et amorce des habitudes concrètes.

De vraies femmes; qu'elles ne laissent pas leur cœur à la porte.

De vrais enfants, c'est-à-dire ce qu'une vraie femme aime le plus au monde; des enfants que leur milieu a souvent fait assez différents de vos petits frères et sœurs, Mesdemoiselles, mais que le bon Dieu a créés tout pareils au dedans, de pauvres petits souvent mal vêtus mais charmants, parfois mal nourris et tout prêts quand même à la joie, qui ne savent rien de l'essentiel et qu'on devra prendre par la main pour leur montrer que, dans les choses du Bon Dieu, il y a tout ce qui plaît aux enfants — et aussi aux jeunes filles — : de l'action, du jeu même, des histoires qui sont arrivées, de belles images pour l'esprit comme pour les yeux.

Les visages sont ingrats? Penchez-vous sur l'âme, elle est exquise. L'âme aussi est ingrate? Hélas! L'enfance qui n'est pas exquise est pitoyable, tout vrai cœur de femme lui est acquis. Faire le catéchisme, c'est relever, chérir, faire s'épanouir de petits êtres dont le meilleur s'étiolait dans l'atmosphère laïque et laïcisante du dur monde moderne. Ce n'est sans doute pas la répétition mécanique de formules obscures qui y suffirait. Des bonbons, des récompenses? Non, n'apportez rien que votre cœur. Cherchez le vrai contact.

Dieu est le lien des âmes, a-t-on dit, et rien n'est plus vrai. Le vrai contact, au catéchisme plus qu'ailleurs, s'établira en Dieu; priez, faites prier, et dans une communication d'âme à âme, la plus directe qui soit, laissez voir combien vous aimez Dieu pour suggérer l'amour.

Mais vous allez bien intimider vos auditrices à leur donner de tels conseils, qui sont autant de sainteté personnelle que d'adresse éducative. Ne vous attardez donc pas sur ce point essentiel; après avoir discrètement montré qu'il est l'essentiel, passez sur le terrain bien plus facilement aménageable de la pédagogie pratique, la plus terre-à-terre, la plus « incarnée », oserait-on dire; prouvez que ce n'est pas une parole en l'air, celle qui affirme que les enfants du catéchisme sont de vrais enfants, et parlez du *Jeu*.

Du jeu au catéchisme

Ce n'est pas un sujet rebattu; nos grandes jeunes filles entendront probablement pour la première fois parler sérieusement de jeu à propos de catéchisme. Mais qu'elles réfléchissent : si l'on veut un catéchisme vivant, il faut voir ce

qui est : l'activité naturelle de l'enfant est une activité de jeu.

Qu'est-ce que le jeu? Ne le confondons pas avec l'amusement. Le jeu, à l'heure de la leçon à apprendre, n'est pas un refus de l'effort, une ruse des maîtresses pour obtenir un résultat sans coup férir; c'est essentiellement une certaine manière de présenter les choses, qui mettra en branle la curiosité, l'intérêt, le désir d'atteindre un but; émulation, compétition si l'on veut; mais il y a d'autres procédés moins dangereux qui tirent leur attrait de la recherche même de l'objet d'instruction. Un matériel existe, montrons-le, montrons surtout la façon de s'en servir; car les inventeurs de jeux, partisans à tout prix de l'éducation attrayante, ne prennent pas toujours les enfants assez au sérieux, comme ils méritent de l'être, comme ils veulent l'être — si on les élève droitement. Des critiques seront formulées, des adaptations proposées. Le matériel en circulation est bien moins riche pour le catéchisme que pour les autres branches d'enseignement. On pourrait s'inspirer de « jeux » de grammaire ou de calcul pour faciliter l'assimilation de certaines leçons de catéchisme. Adaptation pleine d'écueils! Proposons à nos élèves un essai de ce genre, critiquons-le ensuite, montrons comment l'on n'a pas su éviter le factice, le trop littéral, ou le trop subtil, ou le trop « amusant ». Faisons-les « jouer » à certains de ces jeux et qu'elles tâchent de se faire une âme d'enfant; qu'elles analysent ensuite, psychologiquement, tous les ressorts mis en jeu.

Des exercices semblables seront proposés pour être apportés à la prochaine causerie : qu'on y travaille en équipes; qu'on mette à contribution quelque catéchiste expérimentée, même si sa première réaction doit être : des *jeux* de catéchisme, ce n'est pas sérieux!

Des images

La question des images de catéchisme est encore une de celles que facilement l'on rattache aux études de psychologie et au souci que doit avoir toute éducatrice de jeunes filles de préparer les mères de demain. C'est un véritable centre d'intérêt, qui touche à la formation du goût, aux lois de l'esthétique, aux droits de l'art; et à l'observation du petit enfant, à sa représentation du monde, aux exigences de l'en-

seignement, à la difficile concordance entre le réel et sa figuration : réel matériel, et surtout, ici, réel spirituel. De ces multiples points de vue, comment juger les images que l'on propose aux enfants, soit pour former ceux-ci, soit pour les amuser? Et prenons garde de ne pas les déformer quand nous les amusons. Demanderons-nous aux images d'être d'abord artistiques, ou d'abord véridiques? Quelle est la valeur, pour la formation d'un enfant, d'une image artistique qu'il ne peut pas comprendre, que souvent même il ne peut lire? Nous étonnerons nos étudiantes en leur révélant que, jusqu'à sept ans environ, un enfant ne fait qu'énumérer les éléments d'une image sans paraître apercevoir aucun rapport entre eux, qu'il n'interprète, c'est-à-dire ne dégage l'idée générale représentée, qu'à treize ou quinze ans; elles voudront répéter l'expérience sur leurs petits frères et sœurs. Nous leur demanderons d'analyser leurs impressions spontanées devant un tableau de maître, et nous leur ferons découvrir la part considérable qui en est due à leur culture générale. Comment un enfant, de par son degré de développement psychique et de par son ignorance, se comportera-t-il devant un tableau de Raphaël ou une gravure de Rembrandt? L'idée qu'il se fait du Christ après l'examen de plusieurs images d'inspiration différente sera-t-elle une idée de réalité historique? Certaines propositions du catéchisme sont-elles éclairées ou obscurcies par une représentation graphique? On a remarqué que le sentiment religieux authentique s'éveille plus facilement chez les anormaux si on ne leur montre pas d'images; pourquoi?

La couleur sera étudiée. Quels sont les goûts spontanés des enfants? Dans quelle mesure convient-il de les corriger ou de les satisfaire? Les auditrices prendront le conférencier à parti : celle-là défend les coloris des images d'Épinal, si elles sont bien dessinées, celle-ci renoncerait difficilement à faire admirer aux enfants Véronèse ou Maurice Denis qu'elle admire elle-même. Expérimentez, Mesdemoiselles, étudiez les réactions des enfants de votre entourage.

De toutes ces remarques et de cent autres analogues, on pourra dégager des définitions pratiques de l'image qui convient à tel ou tel âge, de celle qui accompagnera utilement l'enseignement de telle ou telle partie du programme. On montrera certaines collections modernes bien réussies, éga-

lement éloignées de la fadeur conventionnelle, de l'outrance déclamatoire, du symbolisme factice ou obscur.

Et l'on pourra proposer un petit problème pratique de ce genre dans une série suffisamment riche d'images évangéliques : cherchez les épisodes qui illustreraient les leçons du catéchisme sur l'Église, en évitant par-dessus tout les rapprochements arbitraires et les interprétations subtiles : tout doit aller comme de soi. Et donnez les raisons de vos choix.

Quand des jeunes filles auront été intéressées par tous les problèmes psychologiques que pose la question du choix des images de catéchisme, cette question considérée par elles jusqu'à présent comme tout à fait puérile et sans importance, une idée se fera jour en elles : *il n'est donc rien de facile en éducation?*

C'est bien là que nous voulons en venir.

Le triage des enfants

Un troisième sujet pourrait leur ouvrir des horizons plus larges : la question du triage des enfants d'après leurs aptitudes, pour que chaque répétitrice ait un groupe à peu près homogène. C'est une image en raccourci du problème de la sélection des élites, et de celui de l'orientation professionnelle; c'est le problème plus proche de l'école sur mesure, de l'adaptation des méthodes pédagogiques aux divers types psychologiques. Un si vaste sujet peut se comprendre de plusieurs façons. En voici une : à partir d'un humble point particulier, qui est de faciliter aux catéchistes volontaires leur tâche de dévouement, on ouvrira des éclaircies sur chacun des grands sujets que j'indique plus haut, et l'on rattachera le petit problème pratique aux problèmes vitaux que pose l'état actuel de notre civilisation; nous sommes bien dans la ligne de l'évolution sociale si nous nous préoccupons d'adaptation individuelle en vue de meilleur rendement, dès les bases du catéchisme. Ces idées générales plairont aux intellectuelles; si elles pensent philosophie aux cours de préformation catéchistique, elles penseront catéchisme au cours de philosophie ou de sociologie, et l'Œuvre peut escompter des recrues intéressantes, d'un zèle réformateur peut-être un peu encombrant au début, mais qui saura s'assagir au contact de la difficile réalité.

L'autre façon est plus modeste, elle se tient dans le domaine des recettes pratiques : tests pour déterminer l'âge psychologique, tests pour dépister l'arriération mentale, manière d'interroger, manière d'interpréter les réponses. Un outillage existe : il s'agirait de l'utiliser au catéchisme ou de s'en inspirer ; cela dans le minimum de temps. D'ordinaire, les « dames responsables » sont libres d'organiser les groupements comme elles l'entendent. Or les nouvelles catéchistes, même pourvues de secrets très utiles et infaillibles, ne sont pas promues au rang de dames responsables dès leur arrivée. Peut-être cependant peuvent-elles manifester leurs préférences ? Si nous les avons bien persuadées qu'il est plus intéressant et plus facile de conduire ensemble six garçons qui ne savent pas lire que trois qui se classent dans les premiers à l'école et trois qui n'ont aucune mémoire, elles se feront bien voir en demandant qu'on leur réserve les enfants en retard, en examinant suivant leurs procédés ceux qu'on leur confiera, et en faisant ensuite des échanges avec leurs collègues : donnez-moi votre tête de bourrique, je vous donnerai mon as.

Étalonner des tests de catéchisme est encore une tâche à accomplir. Pour l'instant nous ne pouvons que tâtonner, faire de l'à peu près. Mais dans la confusion actuelle, le moins qu'on pourra sera déjà un gain. Les enfants qui remplissent les salles de catéchisme paroissial ont tous, ou à peu près, le même âge ; mais les uns sont à l'école dans le cours moyen ou supérieur, et les autres dans la classe élémentaire ; ceux-ci n'ont jamais entendu parler du bon Dieu, et ceux-là appartiennent à de solides familles chrétiennes ; ceux-ci communient depuis longtemps, et ceux-là feront « leur communion », c'est irrévocablement décidé, au moment de quitter le catéchisme ; ceux-ci sont des excités, fils d'alcooliques, qu'il faudrait sans cesse calmer, et ceux-là des atones qu'il faudrait sans cesse exciter. La loi religieuse, comme la loi civile, ne tient compte que de l'âge pour l'inscription à l'école : nécessité pratique extérieure pour ainsi dire. A l'intérieur, qu'est-ce qui empêche de tenir compte de n'importe quelle autre condition qui créerait un commencement d'homogénéité dans les groupes ?

Voici un petit devoir, à première vue facile, que nous pourrions demander à nos élèves-maîtresses : déterminer les

questions à poser à un enfant de neuf ans, à son entrée au catéchisme, pour se rendre compte de ses acquis religieux; les grouper sous deux chefs : mémoire, compréhension, et les affecter chacune d'un coefficient.

Un chapitre de psychologie s'annexerait utilement à cette leçon sur les tests de triage : dans quelle mesure la mémoire verbale nous fait-elle illusion sur l'intelligence réelle d'une personne? Et qu'est-ce que l'intelligence? Un catéchisme bien fait dans sa partie instructive plutôt que formative s'adresse d'abord à l'intelligence; ensuite il fait mémoriser ce que l'on suppose compris. Peut-on, quand un enfant récite une chose apprise, se rendre compte s'il pense ce qu'il dit? Quelles questions lui poser, sur tel ou tel sujet important, qui l'amènerait à se contredire si en réalité il n'a pas compris? Questions-pièges, dont toute catéchiste devrait se faire un stock.

Et voici montrée sous un nouvel angle cette vérité qu'on ne saurait trop répéter à de futures mamans comme à de futures catéchistes : l'éducation est chose complexe, soulève une multitude de difficultés, même quand il ne s'agit que de faire réciter sa leçon à un enfant.

Appel à l'esprit d'apostolat

La dernière causerie de l'année entrerait dans le vif du sujet. Je la diviserais en deux parties : appel à l'esprit d'apostolat, exigences de l'action en commun dans les œuvres.

La situation spirituelle de nos enfants des milieux populaires déchristianisés est effrayante! Quel progrès du mal depuis 8 ou 10 ans, depuis l'époque où nos Jocistes d'aujourd'hui faisaient leur première communion!

Je connais une petite Lucienne très intelligente, spontanée, à l'âme toute jaillissante vers le bon Dieu. Le catéchisme lui avait découvert un monde à peu près ignoré. Elle voulait faire sa première Communion, et sa mère en principe ne s'y opposait pas, quoique pour son compte elle ne mît pas les pieds à l'église : « Qui travaille prie...! », disait-elle. Inconsciente, elle dressait devant l'enfant des obstacles qu'une petite fille joyeuse et étourdie comme Lucienne ne franchit pas seule : se lever sans rappel le dimanche pour la messe, à laquelle il est interdit de se rendre si l'on n'est pas propre

et bien habillée, de manière à faire honneur à sa famille. La semaine d'avant la date fixée, Lucienne avait changé de figure; plus de désir, plus de joie : « Ta maman t'a dit quelque chose pour ta première Communion? » Oh, si peu! Confessée, la petite avoua qu'elle n'avait pas été à la messe ces deux derniers dimanches *par sa propre faute*, et voici ce qu'il fallait comprendre : « Aux yeux de maman je ne suis pas apte à communier; elle ne défend rien; mais elle trouverait naturel que le curé défendît. » Lucienne ne communia pas. La semaine suivante, l'évolution était accentuée : « Ça m'est bien égal de n'avoir pas communié; à quoi cela sert-il? »

A quoi cela sert-il? Au fond de bien des résistances d'enfants, nous découvrons ce navrant état d'esprit. Pourquoi faut-il insister pour qu'ils se confessent? A 8 ou 9 ans, naturellement un enfant aime la confession, sauf s'il est très timide. Beaucoup ne l'aiment plus. Certains parents qui les envoient au catéchisme par tradition font une opposition formelle : « La confession, c'est bon pour les hypocrites; il se confessera l'année de sa communion, pas avant »; plus souvent ils bougonnent : « C'est donc tout le temps qu'on vous fait confesser? » ou bien : « Pour ce que tu es sage après! »

On ne sait pas toujours ces choses. Les sournois ne les avouent pas; les confiants sont trop pris par l'atmosphère religieuse, à l'heure du catéchisme, pour ne pas sentir obscurément l'inconvenance de ces sentiments; mais, franchie la porte, ils les retrouvent en eux, vivaces parce que c'est la famille qui pense, qui leur fait penser : « A quoi tout cela sert-il? » Couramment, le père, un honnête travailleur, sans s'élever violemment contre la religion ni les curés, déclare : « Ce n'est pas le catéchisme ni la communion qui nous donnera du pain! » Le pain, le pain matériel, n'est-ce pas la première nécessité de la vie? et s'il manque, l'enfant qui va au catéchisme, se confesse et communie, l'apporte-t-il à ses parents? Il voit bien que ce sont les parents qui ont raison, eux qui travaillent et qui ne prient pas!

Que faire contre l'inerte : « Ça ne sert à rien »? Mais que fait-on contre la tentation subtile de l' « à quoi bon? » que nos grandes jeunes filles ont connue plus d'une fois, ces matins découragés où tout semble remis en question, où

l'âme se paralyse elle-même en soupesant la vanité de son effort?

Qui vous relève? Le Christ, connu, aimé.

Qui relèvera nos enfants? Non pas une pensée de foi, si quelqu'un de vivant ne la réveille : une réalité matérielle, solide, de ces réalités que personne ne discute autour d'eux. Le certificat d'études lui-même en est une, en comparaison de l'examen de catéchisme ou de la communion. Ils s'évaderont du doute par en bas, au lieu de s'en évader, comme vous, par en haut.

Il faut leur apprendre le recours au Christ. Il faut les regarder, les yeux dans les yeux ; qu'ils voient en nous son divin reflet. Il faut les attacher par tous les liens possibles à la religion que chez eux et à l'école on leur désapprend à mesure que nous la leur apprenons. Il faut être plus convaincu, plus insinuant, plus direct, plus habile, plus averti, plus aimable, mieux outillé que tous les païens qui les entourent. Païens qui, eux du moins, s'ignorent, les parents nous laisseront faire, puisque nous donnons à leurs enfants quelque chose qu'ils ne savent pas qualifier, mais devinent et apprécient : un complément de valeur humaine. A mettre en regard les dépenses nécessitées en ces temps difficiles par la fête de Communion et l'honneur qui revient à la famille de sa fidélité aux rites traditionnels, on trouverait des raisons de se dispenser des frais comme des rites si l'on ne se rendait pas compte, au fond, qu'un enfant sans religion est un être en voie de dégradation. Mais c'est un sentiment bien délicat qui ne résistera plus longtemps à la vague d'utilitarisme dont nos pauvres petits nous donnent l'écho navrant, quand nous surprenons leur sceptique « Ça ne sert à rien ».

Devant la menace d'inondation, élevons des digues. Soyons les pierres bien cimentées de la digue contre l'irréligion ; le Seigneur fasse qu'elle tienne jusqu'au jour de grâce qui est — peut-être! — réservé à notre pays!

A des personnes fatiguées on se garderait de tracer un pareil tableau. La tâche les excède. Mais la jeunesse généreuse sent ses énergies se décupler devant un danger grave. Est-il une jeune fille nourrie de la Communion qui puisse rester insensible à une petite voix innocente disant : « Cela ne sert à rien »? à un regard d'enfant pur et pourtant désabusé, à la tristesse soudaine d'une petite âme qui croyait en Jésus et sent s'évanouir sa foi!

L'art difficile de la collaboration

Mais qu'elle ne parte pas en guerre, comme les soldats de Crécy, sans s'occuper de ses chefs ni de ses compagnons d'armes. L'art de la collaboration est plus nécessaire encore que le zèle. Or les femmes ne savent pas collaborer. On ne le leur a jamais appris. Les garçons ne le savent guère non plus. Mais ils l'apprennent plus vite, la vie s'en charge, ils sont plus étroitement engrenés dans le corps social, surtout ils ont plus naturellement le sens de la discipline et ils se soumettent plus simplement aux faits : la hiérarchie du commandement est un fait. Avec un orgueil plus affirmé et bien plus naïf que le nôtre, les hommes ont néanmoins une vue plus claire de la nécessité de l'autorité : « Tu commandes, j'obéis. A mon rang, ou à mon tour, je commande et j'exige l'obéissance. » Les femmes aiment pourtant obéir... mais elles n'aiment pas qu'on leur commande. Les jeunes filles ne savent pas se taire pour écouter les consignes. Elles n'ont pas l'esprit d'équipe que les grands jeux sportifs forment chez leurs frères. Leur façon de sentir commande leur façon de voir; or rien n'est plus individuel qu'une façon de sentir.

Cependant elles apprendraient la collaboration si on les y exerçait. Dès les bancs de l'école elles sauraient travailler en équipe et oublier leur individu en faveur de leur groupe, si on ne préférait les pousser les unes contre les autres par le système des compétitions (1).

Elles feraient mieux encore. Nul plus que les jeunes filles n'est justifiable de l'éducation reçue. Elles ont énormément de vertu, à parler en général, si elles ont été bien élevées. Par dévouement elles sauraient abandonner leurs idées personnelles en faveur d'un bien tout à fait extérieur à elles, alors que, dans une même occurrence, leurs frères le feraient par raison et sens social. Par humilité elles s'exerceraient à se dire : « Il n'est pas absolument sûr que j'aie raison », et par loyalisme : « Il n'est pas absolument sûr que celui-ci : mon curé, mon évêque, le pape... aient tort contre moi »; même

(1) Pour cet aspect de l'éducation, signalons un guide précieux : *La formation sociale dans l'enseignement secondaire*, par J. Jaouen.

la « dame responsable » bénéficierait de cet effort de soumission. Les résistances féminines reconnaissent aussi souvent pour cause une déficience intellectuelle — étroitesse du point de vue, faiblesse du raisonnement, instabilité du jugement — qu'une déficience morale ; d'où l'on déduirait un plaidoyer en faveur de la culture générale de nos filles.

Œuvre de longue haleine par conséquent que cet apprentissage de l'esprit de collaboration. Comment songer à l'entreprendre à la veille de l'émancipation ! Au moins montrons par des exemples — ils ne manquent pas ! — que si des gens qui ont tort ensemble peuvent parfois construire, jamais ceux qui ont raison séparément ne mettront rien debout.

Au surplus, nos chefs dans les œuvres, des apôtres qui veulent le bien des âmes et qui se soumettent à l'enseignement de l'Église et aux directions de la hiérarchie, ne peuvent pas avoir gravement tort. Qu'ils jugent mal des questions de détail, qu'ils soient parfois mal informés de pédagogie et ignorent les réactions psychiques des enfants, cela se peut. Mais on est sûre de faire de bon travail sous leur direction, quand même, si l'on ne se considère comme libre de ses propres méthodes et de ses procédés que dans les limites où ils laissent libres ; on est sûr au contraire de faire de mauvais travail, même en usant de bonnes méthodes, si on leur désobéit.

Libre de ses méthodes et de ses procédés... Rares sont les prêtres qui, vous sentant prêtes à leur obéir à la première remarque, interdisent toute initiative. Il y a, c'est vrai, dans certaines paroisses, des règlements généraux bien gênants pour qui a de bonnes idées. Deux attitudes sont alors possibles ; la première est négative et stérile : « On ne peut rien faire ici ! » ; la seconde est positive et stimulante : « Cette première et cette seconde choses m'étant interdites, il doit en exister une troisième qui, jusqu'à preuve du contraire, m'est permise. » Et l'on trouve, comme le poète trouve les mots qui riment après avoir rejeté ceux qui ne rimaient pas. Toute contrainte est féconde à qui sait travailler.

Pour celles qui manquent d'imagination, on soufflera quelques idées. La difficulté la plus commune est celle-ci : « Nous devons faire mémoriser aux enfants un texte qu'ils ne comprennent pas, et nous n'avons ni le temps de faire autre chose ni le droit de remplacer la récitation par une leçon

d'explication. » Une solution : je fais copier la question difficile sur des ardoises, puis j'efface un mot, une expression, une moitié de phrase : les enfants les rétablissent. Une autre : j'ai copié d'avance sur une bande de carton chacune des réponses de la leçon, je donne un ou deux coups de ciseaux dans chaque bande; mélange, rassortiment. Les bévues donnent lieu à quelques redressements, explications littérales, etc. Le premier procédé nécessite un matériel encombrant : où le ranger? Le second demande du temps. Qu'on ne se laisse pas arrêter par des difficultés de ce genre; c'est à force de les surmonter ou de les tourner que l'esprit devient actif et qu'on se passionne pour sa tâche.

Et l'on y intéresse les chefs immédiats. Ces petites choses leur paraissent inoffensives et les amusent. Ils les encouragent, surtout si les résultats sont bons; quand le chef sait encourager l'initiative, quand le subordonné sait d'une part se tenir dans les limites imposées, d'autre part aller jusqu'au bout de ses droits, c'est-à-dire jusqu'au bout de sa peine, la moitié de ce qui s'appelle collaboration a cause gagnée (1).

(1) Comme contre-partie de ces observations sur la collaboration avec les prêtres, osera-t-on quelques réflexions sur l'art de la collaboration avec les femmes? Art difficile, parfois ingrat, mais qui rend. On sent parfois chez quelques curés un peu d'aigreur : « Elles me sont malheureusement nécessaires, je suis bien obligé de leur céder! » On cède, mais non de bon cœur. Il vaudrait mieux établir une sorte de tableau en *doit* et *avoir* : les droits de l'autorité, les nécessités psychologiques du dévouement. Pour qu'une femme se donne de tout son cœur à sa tâche, elle a besoin de savoir qu'on ne suspecte pas la sincérité de son don, qu'on a confiance en elle; de petites initiatives sans grande valeur ni portée, si on ne les méprise pas devant elle, lui donnent du goût à l'ouvrage et elle en tire un merveilleux parti. Elle a besoin de faire ses expériences; elle a besoin aussi d'obéir et d'être guidée, mais avec affection, si je puis dire. On crée ses qualités en les supposant. Et puis il y a en elle, lorsqu'elle se dévoue, une bonne foi qui peut être mal éclairée, mais que le Seigneur regarde certainement avec indulgence. Savoir lui montrer son erreur sans la décourager peut suffire à la corriger momentanément. Si l'on recommence vingt fois la leçon, elle est capable de vingt fois recommencer le dévouement, car sa persévérance foncière dépasse son caprice apparent. Mais dans l'intérêt des œuvres il vaut mieux éviter de trop

La seconde moitié concerne les rapports des subordonnés entre eux. C'est beaucoup plus facile, à condition que personne ne soit ambitieux. Ce mot sonne étrangement quand il s'agit de l'Œuvre des Catéchismes. Mais comment qualifier ces ouvriers qui veulent devenir contremaîtres, ou ces contremaîtres qui ne consentent pas à redevenir ouvriers? Ces inventeurs qui, au lieu de simplement communiquer leurs bonnes idées, voudraient leur voir prendre force de loi? qui n'aiment ni se prêter ni prêter leur matériel? qui briguent la meilleure place dans la salle, qui se plaignent qu'on leur confie les enfants les plus sots, qui se lassent de faire longtemps la même tâche obscure, que sais-je?

Faites un tableau un peu poussé de ces ridicules péchés d'ambition et, plus tard, les jeunes catéchistes auront honte d'elles-mêmes si elles doivent s'y reconnaître.

Je leur souhaiterais à toutes — celles qui ont de la valeur et celles qui en ont moins — de débuter dans un groupe qui n'ait pas besoin d'elles et marche bien; alors elles auraient peu d'enfants à la fois et elles apprendraient à les connaître. Elles feraient du travail en profondeur. Leurs petites expériences — images, « jeux », tests, etc., — elles pourraient les poursuivre avec prudence et en réaliser les avantages et les inconvénients. On n'attendrait pas d'elles des résultats étendus, alors elles en chercheraient de sûrs. L'épreuve faite de leurs capacités, l'Œuvre trouverait en elles les auxiliaires bien préparées dont elle a tant besoin. Pour cela, il est vrai, il faudrait prévoir des mutations, y consentir de groupe à groupe...

Actuellement les choses ne se présentent pas ainsi. L'on va dans sa paroisse, qui est souvent déjà suffisamment pourvue, c'est bien; mais l'on y reste, et c'est dommage. Ou

compter sur la vertu qui lui fera dévorer en silence les larmes de la susceptibilité blessée; en même temps que la susceptibilité ou la sensibilité, c'est quelquefois l'enthousiasme qui a été blessé; cela se répare, c'est vrai, mais on n'est pas toujours sûr que la réparation tiendra bien...

Une loyale et continue collaboration peut aboutir à former des auxiliaires précieuses, pour des tâches que peu d'hommes sauraient embrasser.

bien, si l'on offre tout de suite ses services au siège central de l'Œuvre, qui vous envoie dans des quartiers surpeuplés où la tâche déborde les débutantes — sinon les autres! — si alors on se rappelle les conseils de bonne pédagogie du cours de préformation, on risque fort de se décourager.

C'est à l'Œuvre à nous armer. Le premier éveil des idées chez les candidates-catéchistes peut servir au moins à ceci : on voudra des cours méthodiques de formation catéchistique, et s'ils existent on les suivra; on voudra des livres, un matériel; on consentira à être généreuse de son argent, l'étant déjà de son temps. Le désir crée : que nos jeunes catéchistes soient d'avance désireuses d'un grand effort d'adaptation des Catéchismes aux besoins des enfants d'aujourd'hui, la Providence et les instruments sur terre de la Providence seront forcés d'y pourvoir.

Marie Fargues.

Pour la lecture spirituelle

Aux sources de l'Écriture

I. — Commentaires et méditations

1. *L'Évangile de N.-S. Jésus-Christ* de M. l'abbé Lepin (1).
2. *L'Évangile commenté* du R. P. Tonna-Barthet (2).
3. *Commentaire ascétique du Magnificat* par un moine bénédictin (3).
4. *Histoire populaire de Jésus de Nazareth*, de M. le chanoine Baumes (4).
5. *Quand Jésus passait*, du R. P. Ledroit, S. J. (5).

(1) *L'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, traduit sur le grec, présenté suivant un ordre chronologique et logique, avec introductions et annotations par M. Lepin, prêtre de Saint-Sulpice, professeur au Grand Séminaire de Lyon. — Paris, Procure Générale du Clergé, 1934. — 1 vol. in-4° sur papier pur fil Lafuma de 253 pp.

(2) R. P. Tonna-Barthet, *Les Évangiles commentés d'après les exégètes, anciens et modernes.* — Paris, La Bonne Presse, 1933. — 2 vol. in-16 de 361-369 pp.

(3) *Commentaire ascétique du « Magnificat »*, par un moine bénédictin. — Bruges, Beyaert, 1934. — 1 vol. in-8° de 296 pp. — Prix : 20 fr.

(4) Chanoine Baumes, aumônier divisionnaire, H. C., *Histoire populaire de Jésus de Nazareth, Sauveur du monde.* — Avignon, Aubanel, 1933. — 1 vol. in-16 de 184 pp.

(5) Joseph Ledroit, S. J., *Quand Jésus passait* (tableaux évangéliques). *Les miracles.* — Toulouse, Apostolat de la Prière. — 1 vol. in-16 de 163 pp. — Prix : 6 fr.

6. *Lumière et Paix de l'Évangile*, de M. l'abbé F. Amiot (1).
7. *En lisant les Livres Saints*, de M. le chanoine Odin (2).
8. *Jésus, lumière, amour*, de M. Faivre (3).
9. *La Prière des Jeunes*, de MM. Abries et Gilbrun (4).
10. *L'Évangile au cercle d'études*, de M. Duperray (5).
11. *Les quatre Évangiles en un seul*, de M. le chanoine Bordet (6).

On se souvient de l'édition populaire des Évangiles, traduits sur le texte orginal et disposés suivant l'ordre chronologique, que M. Lepin faisait paraître en 1931. Choisissant une voie moyenne entre les harmonies évangéliques qui ont le grave inconvénient d'aboutir à un texte hybride, et les éditions séparées des quatre Évangiles présentant de nombreuses parties communes, l'auteur reproduisait les récits parallèles d'après le document le plus complet et le plus précis, avec une préférence marquée pour saint Marc. La matière évangélique était distribuée d'après l'affinité des morceaux, dans le cadre des grandes divisions de la vie du Sauveur. D'excellentes introductions et des notes bien ramassées lui fournissaient de judicieux compléments. Un seul point nous

(1) François Amiot, ancien professeur au Séminaire de Saint-Sulpice, supérieur du Grand Séminaire du Puy, *Lumière et Paix de l'Évangile* (Saint Jean-Baptiste; le discours sur la montagne; le « Pater »; saint Pierre; le discours après la Cène). — Paris, éd. Spes. — 1 vol. in-16 de 237 pp. — Prix : 10 fr.

(2) M. Odin, chanoine honoraire de Lyon, supérieur de l'institution des Chartreux, *En lisant les Livres Saints*. — Avignon, Aubanel, 1933. — 1 vol. in-16 de 211 pp.

(3) Nazaire Faivre, *Jésus, Lumière, Amour*. — Paris, Lethielleux, 1934. — 1 vol. in-16 de 306 pp.

(4) Paul Abries et Pierre Gilbrun, *La Prière des Jeunes*. — Juvisy, Les Éditions du Cerf. — 1 vol. de 300 pages. — Broché : 10 fr., relié : 14 fr.

(5) J. Duperray, docteur en théologie, *L'Évangile au cercle d'études* (lettre-préface de l'abbé Thellier de Poncheville). — Paris, éditions Spes. — 1 vol. in-16 de 64 pp. — Prix : 3 fr. 50.

(6) Chanoine Louis Bordet, *Les quatre Évangiles en un seul* (illustrations de A. Legrand). — Marseille, Publiroc.

paraissait sujet à critique. L'imagerie conventionnelle à laquelle M. Lepin accordait trop grand crédit nuisait au sérieux de l'ouvrage.

Le tirage de luxe qui reproduit, en format in-4°, le modeste volume de 1931 a évité cette lacune. Aux médiocres dessins, qui eussent surchargé le texte, s'est substituée une toilette typographique irréprochable : superbe impression, larges espaces, papier de premier choix. Cette fois-ci tout est joie pour l'œil et le toucher. Au surplus, trois tables spéciales guident à merveille le lecteur. La première permet de retrouver immédiatement les Évangiles des dimanches. La seconde dispose, en ordre logique, miracles et paraboles. La troisième rapproche les principaux textes ayant trait à un même sujet et fournit d'inépuisables thèmes à l'enseignement catéchétique et à la méditation.

Bref, sous sa forme nouvelle, la belle édition de M. Lepin satisfait aux *desiderata* variés du lecteur. Elle ne mérite que des éloges.

L'auteur des *Évangiles commentés d'après les exégètes, anciens et modernes*, nous assure qu'il a puisé aux meilleures sources. Comme de juste, les Pères ont eu sa préférence. « Leur prédication, n'étant qu'un commentaire des Écritures, reproduit l'Évangile presque en entier, et par suite, nous trouvons dans leurs homélies autant de textes très antérieurs aux ouvrages modernes que nous possédons (p. x). » Comprenne qui pourra ! Le fait est que l'ouvrage le plus récent auquel s'arrête la bibliographie du R. P. Tonna-Berthet date de 1878. Il n'est donc pas surprenant que les Palestiniens d'aujourd'hui, libres sujets de l'État sous mandat britannique, nous soient encore représentés comme des Turcs (II, p. 269). Le reste est à l'avenant, et ne m'autorise pas à promettre au lecteur très grand profit.

S'il est vrai que le *Magnificat* est le miroir de l'âme de la Sainte Vierge, on peut s'attendre à y découvrir ce qu'il y a de plus fondamental dans la vie chrétienne. Telle est la pensée inspiratrice de ce nouveau commentaire. Un moine bénédictin a exploité le trésor. Il en retire un code complet de perfection. Nature de la vie chrétienne, obstacles à éviter, moyens à employer, tout s'y trouve. Beaucoup de bonnes

choses à recueillir. Peut-être même un peu trop. Car les digressions de l'auteur mènent souvent loin du texte, et prennent à certains moments l'allure de véritables traités. Ne nous en plaignons pas, puisque nous obtenons ainsi un pieux manuel de spiritualité dans l'atmosphère du *Magnificat*.

Sous forme d'histoire populaire de Jésus, M. le Chanoine Baumes publie les instructions qu'il a données pendant la guerre aux soldats de la 65e D. I. Les grands traits de la vie du Seigneur y sont esquissés sobrement, en une série d'entretiens que les circonstances du moment suffisaient à amplifier. Point de grandiloquence, mais sur un ton de camaraderie fraternelle, de courts commentaires d'Évangile, agrémentés de comparaisons familières.

Édité par l'œuvre de l'*Apostolat de la Prière*, le petit volume du R. P. Ledroit présente une série de tableaux évangéliques, reconstitués avec exactitude et finesse. Ils aideront à évoquer la personne de Jésus dans le rayonnement de son infinie bonté.

Pour faire goûter la lumière et la paix de l'Évangile, M. l'abbé François Amiot, supérieur du Grand Séminaire du Puy, réunit un certain nombre de méditations se rapportant à quelques thèmes principaux. Il nous apprend ainsi à reconstruire l'Évangile, pièce par pièce, dans nos esprits, soit en regroupant des textes éparpillés, soit en dégageant les lignes d'ensemble de grandes sections déjà unifiées.

Le joli recueil de méditations de M. le Chanoine Odin réagit contre l'abandon de l'A. T. Écrit d'une plume vive, il ne manque ni de cœur ni d'esprit. D'aucuns en jugeront peut-être le grain un peu gros. Il touche aux points sensibles de l'âme moderne.

Les élévations théologico-scripturaires de M. N. Faivre ont trait à la vie cachée de Jésus, depuis l'annonce du Précurseur. L'accent en est pieux, la documentation de seconde main et de valeur inégale.

Bossuet a écrit quelque part : « Si j'avais à former un homme dans son enfance, à mon gré, je voudrais lui faire

choisir plusieurs beaux endroits de l'Écriture, et les lui faire lire souvent, en sorte qu'il les sût par cœur. » Cette suggestion vient d'inspirer à deux jeunes gens l'idée de grouper pour leurs camarades, suivant les demandes du *Pater*, un joli choix de prières bibliques empruntées à l'A. T. Les jeunes d'aujourd'hui ont en horreur le verbalisme creux. C'est répondre à leurs besoins intimes que de les mettre en contact avec la source traditionnelle de notre foi.

L'étude de l'Évangile fait officiellement partie des cercles d'étude. Mais ce point du programme est d'ordinaire observé suivant la lettre plus que selon l'esprit. L'aumônier expose sa péricope. Tous l'écoutent en silence. Pieuse formalité qui précède la séance proprement dite! Pour remédier à cette pitoyable déviation, M. l'abbé Duperray, à qui nous sommes déjà redevables d'un fort bon livre sur *Le Christ dans la Vie Chrétienne*, nous propose une judicieuse méthode. Elle consiste à poser, sur la page d'Évangile soumise à la réflexion commune, des questions bien choisies en vue de susciter la recherche personnelle et de faire entrer chaque membre du cercle en communion intime avec les autres. Cette méthode fut appliquée avec succès, pendant la guerre, dans les camps de soldats français prisonniers en Allemagne. Si elle était adoptée par les diverses sections de l'*Action Catholique*, elle transformerait vite un rite inutile en une véritable méditation collective, pénétrante, actuelle, extraordinairement féconde.

Rien ne vaut la lecture des Évangiles « séparés », et l'antiquité chrétienne ne s'y est pas trompée en prenant sa revanche sur l'harmonie de Tatien. Pourtant nombre de chrétiens, estimant qu'une harmonie ne souffre pas de difficulté, préfèrent encore lire les quatre Évangiles fondus en un seul récit : texte composite qui n'est, à proprement parler, l'œuvre d'aucun auteur inspiré. C'est pour donner satisfaction à ces lecteurs mal éclairés (peut-être eût-il mieux valu les décourager) que le présent volume a été composé. Aucun trait d'histoire, aucune sentence évangélique n'ont été omis. L'ordre des péricopes reproduit celui de la Synopse du P. Lagrange. Parmi les textes parallèles à peu près conformes, les plus expressifs et les plus complets ont seuls été

conservés, et la traduction suit de près le grec originel critiquement établi. Dans ces conditions, les inconvénients inhérents à tout essai d'harmonie ont été réduits au minimum, et de la façon la plus élégante. N'empêche que nous donnerons toujours l'avantage aux saints Évangiles authentiques, que les éditions Publiroc se sont depuis longtemps attaché à diffuser avec un si grand succès.

II. — Jésus-Christ

1. *Jésus-Christ Fils de Dieu, Sauveur*, de M. le Ch. L. Cristiani (1).
2. *La vie humaine et divine de Jésus-Christ Notre-Seigneur*, de M. l'abbé Félix Klein (2).
3. *Qui est Jésus-Christ?* du Père Lacordaire (3).

Édité par le comité d'apostolat par l'Évangile, le *Jésus-Christ* de M. le Ch. Christiani a été préparé par plus de trente ans de méditations. L'auteur écrit en historien habitué à manipuler les textes et à en faire jaillir la vie qu'ils contiennent. Il vise le grand public. Ses trois volumes répondent à un souci de sérieuse vulgarisation. De là certaines positions que l'on souhaiterait parfois moins absolues. Le P. Lagrange, qui est cité *in extenso* à tout bout de champ, paraît avoir été mis particulièrement à contribution. L'auteur s'en écarte

(1) *Jésus-Christ, Fils de Dieu Sauveur*, par le chanoine L. Cristiani, doyen de la Faculté catholique des Lettres de Lyon. Tome I : *Vie cachée. Première année de vie publique*, 461 pp. Tome II : *Deuxième année de vie publique*, 428 pp. Tome III : *La Passion et la Résurrection*. Édité par le Comité catholique d'Apostolat par l'Évangile, 12, rue Lanterne, Lyon. Les 3 volumes in-16 : 37 fr.

(2) Abbé Félix Klein, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris, *La vie humaine et divine de Jésus-Christ Notre-Seigneur*. — Paris, Bloud et Gay, 1934. — 1 vol. in-4°, magnifiquement illustré de 474 pp.

(3) Lacordaire, *Qui est Jésus-Christ?* — Paris, Flammarion (coll. « Les Bonnes Lectures »), 1934. — 1 vol. in-16 avec nombreuses planches hors-texte en héliogravure de 95 pp. — Prix : 3 fr. 95.

néanmoins cinq ou six fois pour lui préférer des opinions personnelles, à mon sens peu satisfaisantes. J'aurais de la peine notamment à adopter les nouvelles interprétations de discours après la Cène, ou de la cohorte mentionnée dans le récit de l'arrestation du Sauveur. La transposition de *Jo.*, XVIII, 24 après *Jo.*, XVIII, 13 est mieux appuyée qu'il ne paraît à un premier regard. Quant à la parabole du Fils prodigue, on réduirait vraiment trop son universalisme en faisant du « fils aîné » une simple figure des Pharisiens. Deux observations encore. *L'inscription de Nazareth* est alléguée comme ayant peut-être trait aux rumeurs touchant l'enlèvement du corps du Christ (III, 330). Le document étant reconnu antérieur à Notre-Seigneur, cette conjecture hasardeuse ne devrait plus être mentionnée. M. le Ch. Christiani fait grand cas des découvertes récentes de l'Antonia. On ne peut que l'en féliciter. Les nouvelles sections du Lithostrotos, mises au jour dans l'établissement des Dames de Sion à Jérusalem, n'ont cependant rien de commun avec un « pavé en mosaïque » (III, 250).

Ces points de détail, que je prends la liberté de relever, n'empêcheront pas M. le Ch. Christiani d'atteindre son but, qui est de mieux faire connaître Notre-Seigneur. Parmi les ouvrages similaires, ses trois petits volumes méritent une place honorable.

Depuis les temps reculés de l'histoire chrétienne, l'Évangile ne cesse d'inspirer, en le renouvelant d'âge en âge, l'esprit de nos meilleurs artistes. Il n'est que de parcourir galeries de peintures et musées de sculptures pour se voir replacé, presque à chaque pas, devant tel épisode de la vie de Jésus, telle parole prononcée par le divin Maître. Pour muettes qu'elles soient, toiles et statues sont souvent d'excellents commentaires. Ajoutons-y la vue des choses et des gens de la Palestine, que la photographie met aujourd'hui à portée de tous. Et nous aurons une double série de documents, dont la lecture de l'Évangile est appelée à bénéficier. M. l'abbé Félix Klein a eu l'heureuse idée de les grouper, avec beaucoup d'art, en regard d'un texte parfaitement au courant des travaux récents de l'exégèse, et d'une belle venue littéraire.

Œuvre de grand luxe, qui fait honneur aux presses lié-

geoises de la maison G. Thone, non moins qu'aux éditions Bloud et Gay, ce beau livre sera à sa place sur la table de toutes les familles chrétiennes. M. l'abbé Félix Klein rendra la vérité évangélique également aimable aux grands et aux petits. Point de résultat qui ne soit plus digne de couronner sa longue vie sacerdotale.

La librairie Flammarion publie dans la collection « Les Bonnes Lectures », dirigée par M. G. Goyau, de larges extraits des conférences du P. Lacordaire sur la personne et l'œuvre de Jésus. De belles planches en héliogravure (reproductions de tableaux et de photographies palestiniennes) ornent le texte. Sous réserve des mises au point devenues nécessaires, je suis frappé de constater combien ces pages vibrantes demeurent proches de notre pensée et de notre cœur.

III. — Saint Paul

1. *L'enseignement de saint Paul* dans les épîtres de l'année liturgique, de M. l'abbé Louis Soubigou (1).
2. *Commentaire de l'épître aux Colossiens* de saint Thomas d'Aquin (2).

M. l'abbé Soubigou, professeur au Grand Séminaire de Quimper, commente sobrement les épîtres pauliniennes du Missel, en les rangeant sous des rubriques générales correspondant aux grands thèmes doctrinaux de l'Apôtre. En tout, sept chapitres : 1. Saint Paul et son œuvre ; 2. Le mystère du Fils de Dieu ; 3. Baptême, confirmation, eucharistie ; 4. Corps mystique et charismes ; 5. Le régime de la grâce ; 6. L'effort vers la sainteté ; 7. Dans l'attente du dernier jour.

La traduction du texte suit le grec. Plus ou moins suc-

(1) Louis Soubigou, *L'enseignement de saint Paul* dans les épîtres de l'année liturgique. — Paris, Lethielleux, 1933. — 1 vol. in-16 de 311 pp.

(2) Saint Thomas d'Aquin, *Commentaire de l'épître aux Colossiens*. — Juvisy, Les Éditions du Cerf. — 1 vol. petit in-16 de 142 pp.

cinct suivant l'importance ou l'actualité des idées, le commentaire vise à l'utilisation pieuse. Sachons gré à l'auteur d'avoir attiré notre attention sur un emploi aussi avantageux de la liturgie dominicale.

Aux *Éditions du Cerf*, format de poche, la traduction française du commentaire de l'épître aux Colossiens par saint Thomas. Divisions et sous-titres en facilitent agréablement la lecture. Il n'en faudra pas davantage pour que ce petit traité inestimable, consacré à la personne de Notre-Seigneur, devienne le *vade-mecum* des chrétiens.

Fribourg.

F.-M. Braun, O. P.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).